



LVII

C

10-13.

BIBLIOTECA NAZ.

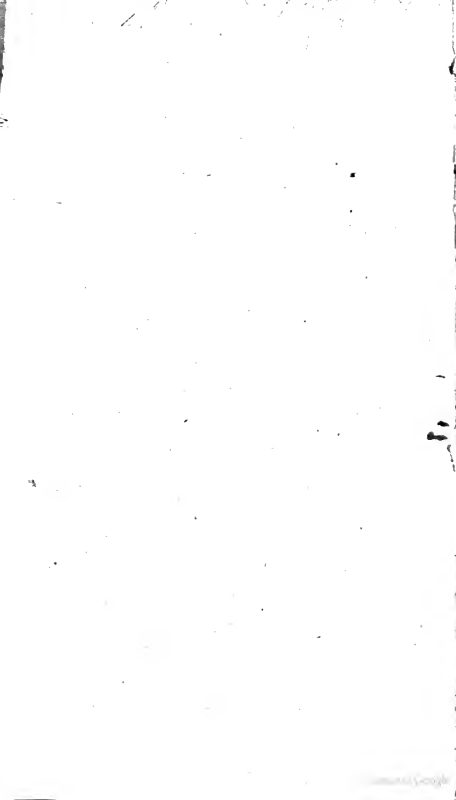
Vittorio Emanuele III

LVII

C

10-13  
APON





# HISTOIRE 2

D E

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE,

*Par M. l'Abbé PRÉVOST,*

Aumônier de Son Altesse Ser.  
Monseigneur le Prince de Conty.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES,  
vis-à-vis la Bourse.

---

M. D. CC. XL.





## P R E F A C E.

**C**HACQUE genre de composition a ses caracteres , & la facilité autant que la beauté de l'exécution dépend presque toujours des premières idées qu'on a conçues de son sujet. Ce n'est point parce qu'Horace, Quintilien , Plinè , ont établi cette maxime , qu'elle est devenue une Règle nécessaire de l'Art d'écrire. Ils l'ont puisée dans la Nature ; & si l'on peut supposer qu'elle ait été ignorée jusqu'à leur tems , ceux qui s'étoient déjà distinguez par quelque Ouvrage de réputation ne l'avoient pas moins pratiquée sans la connoître.

Il m'a paru , suivant cette observation , qu'une Histoire particulière a plusieurs caracteres qui lui sont propres & qui la distin-

guent beaucoup de toutes les narrations qui sont comprises sous le nom général d'Histoire. Caractere de faits , caractere d'ordre , & caractere de stile.

I. Je commence par les faits , dont tout le reste dépend comme du fondement essentiel. Ma premiere remarque est que le but d'une Histoire particuliere n'étant que de faire connoître les actions , les qualitez , les inclinations & les mœurs d'un Personnage de l'un ou de l'autre sexe , tous les événemens publics , qui sont la matiere de l'Histoire generale , n'y doivent entrer qu'autant qu'ils se trouvent mêlez avec ceux qu'on entreprend de raconter. Qu'un autre fait se soit passé dans le même tems , quelque intéressant , quelque agréable qu'il puisse être , ce n'est point une raison pour en orner son récit , s'il ne s'y trouve lié naturellement par des circonstances communes.



J'insiste d'autant plus sur cette loi , que dans l'Ouvrage que je donne au Public , j'avoue que la tentation de la violer ayant été le principal écueil dont j'aye eu sans cesse à me défendre , il n'y a que la force du bon sens , source naturelle de toutes les Regles , qui ait été capable de me retenir dans mes bornes. Quelle fécondité ne trouvois-je pas continuellement dans les revolutions du quinzième siècle , & de combien d'ornemens étrangers ne pouvois-je pas embellir ma narration ? Je les ai sacrifiés à la justesse. A la vérité mon sujet étoit toujours assez riche pour m'empêcher de regretter ce que je laissois derrière moi ; mais un Historien , malgré toutes ses protestations , cherche à plaire autant qu'à instruire , ou souhaite du moins de pouvoir réunir l'agrément & l'instruction. Un Lecteur même pardonne aisément des irrégularitez qui

l'amusent. En un mot il n'en coûte pas peu pour éviter des fautes agréables , quand elles peuvent être si facilement excusées. Une autre conséquence à tirer de ma remarque , c'est que dans les occasions mêmes où il paroît indispensable de faire entrer quelque événement étranger , la loi du bon sens est de n'en prendre que ce qui a un rapport nécessaire au sujet : réponse que je prépare d'avance à ceux qui m'accuseront d'avoir touché légèrement plusieurs parties importantes des affaires de France.

J'observe en second lieu que dans une Histoire particuliere tous les faits mêmes qui lui conviennent ne demandent point d'être traités avec la même étendue. En supposant une abondance égale dans les Memoires sur lesquels on travaille , j'ai pensé qu'il y a une proportion à chercher entre les parties d'une Histoire particuliere,

# P R E F A C E.

comme dans tout ce qui est susceptible de quelque regularité, & qu'elle doit être prise du caractère dominant & des principales actions du Héros. Ainsi, quoiqu'il n'y ait point de veritez qui méritent d'être negligées, il y en a néanmoins qui doivent être resserrées. Un exemple rendra cette reflexion plus sensible. L'Historien d'un Héros guerrier pourroit trouver dans ses Memoires un détail aussi exact & aussi long des soins qu'il auroit employez à bâtir une Maison, ou à préparer une Fête, que de ceux qu'il auroit apportez à prendre une Ville ou à gagner une Bataille. S'étendra-t'il également sur l'un & sur l'autre sujet, par cette raison que les circonstances en ont la même certitude? Je suis trompé si ce ne seroit pas le même défaut que le Poëte satirique tourne en ridicule dans la description d'un Palais, où les *Festons* & les *Astragales* occupoient autant d'espace que

les principales beautez ausquelles l'Auteur devoit presqu'unique-ment s'attacher. Cette remarque , que je crois juste , est encore une défense que je me prépare contre ceux qui pourroient m'accuser d'avoir passé trop rapidement sur l'enfance de Marguerite d'Anjou & sur ses occupations domestiques.

Enfin un autre soin qui me paroît propre à l'Histoire particuliere , est de satisfaire autant qu'il est possible , la curiosité du Lecteur sur le sort des principales personnes qu'on introduit sur la scène , & de ne se pas croire quitte avec lui , lorsqu'on l'a conduit jusqu'à la mort du Héros. Il est difficile, surtout dans la vie des Rois, que ceux qui les servent & qui contribuent à leur grandeur ou à leur abaissement, n'intéressent pas quelquefois trop pour ne pas causer quelque regret au Lecteur , qui se voit à la fin d'un Ouvrage sans aucune esperance d'apprendre ce qu'ils de-

viennent. Cela est encore plus vrai, lorsqu'ils ont fait ou assez de bien ou assez de mal au Héros, sur lequel on doit supposer que roule le plus vif intérêt, pour faire désirer de les voir punis ou recompensez. Cette raison m'a fait joindre à l'Histoire de Marguerite diverses catastrophes, qui ne seront pas la moins intéressante partie de cet Ouvrage.

II. Quoique l'ordre des faits dans une Histoire particuliere soit déterminé par le cours de la vie du Héros, & qu'à parler proprement il n'y ait point d'autre méthode à suivre que celle des Annales, je crois avoir éprouvé que sans faire la moindre violence à la verité, & par le seul art de disposer assez heureusement les circonstances pour leur faire emprunter plus de force & d'éclat les unes des autres, on peut augmenter extrêmement l'intérêt. Mon jugement n'est point une regle pour mes Lecteurs; mais si cet Ouvrage obtient quelque

succès, je suis sûr qu'il le devra au soin que j'ai eu d'accorder tous les droits de la vérité avec cette douce illusion qui naît ou de la surprise, ou de l'incertitude, ou de l'impatience, & qui fera mettre peu de différence pour l'agrément, entre cette Histoire & les Ouvrages d'imagination les plus amusans.

III. A l'égard du stile, s'il y avoit de la bienséance à se citer soi-même, je serois tenté de renvoyer mes Lecteurs à quelques réflexions que j'ai déjà publiées dans la Préface d'un autre (a) Ouvrage Historique. J'y ai fait remarquer avec plus d'étendue que je ne pense à le faire ici, que s'il est vrai qu'il y ait un stile propre à l'Histoire, — cette — maxime demande quantité de distinctions. Toutes les parties de l'Histoire n'ont point entr'elles une ressemblance assez constante pour s'accommoder d'un stile uniforme. Le recit d'une Ba-

(a) Préface de l'Hist. de M. de Thou.

taille , & celui d'une Négociation, demandent autant de différence qu'il y en a dans la nature des deux objets. Il n'est pas besoin de plus d'un exemple pour rendre cette observation sensible. Ainsi l'art du stile Historique consiste proprement à savoir conformer l'expression à chaque sujet qu'on représente, & demande par conséquent une variété continuelle.

Ce qui est propre à l'Histoire particuliere , c'est qu'elle admet des détails , qui paroîtroient quelquefois puériles dans l'Histoire générale , & qu'à la noblesse de celle - ci elle peut joindre l'agrément des Memoires les plus circonstanciez. Rien n'y est petit ni méprisable , lorsqu'il peut servir à la connoissance du caractère principal. Ce seroit abuser néanmoins de cette regle , que de se croire autorisé à s'étendre beaucoup sur les sentimens & sur la peinture des passions. Cette sorte d'ornemens ,

dont l'unique but est d'émouvoir ; est propre aux Romans ; & c'est ainsi que chaque genre a ses règles & ses bornes.

Mais je ne veux point faire un Traité de cette Préface. Il falloit faire connoître sur quel plan j'ai travaillé , & mettre le Lecteur en état de me juger par mes propres principes. Si j'ai quelques autres observations à joindre ici , elles sont purement historiques.

En faisant attention que l'Histoire n'est formée que des témoignages d'une infinité de personnes qui ont eu part aux événemens , ou qui ont eu occasion de les connoître , on ne sera pas surpris que la différence des inclinations & des interêts rende quelquefois les relations d'un même fait fort opposées ; mais cette reflexion doit faire juger quel est l'embarras d'un Ecrivain qui entreprend après l'espace de plusieurs siècles de démêler la vérité



au travers de toutes ces tenebres. Quelque discernement & quelque soin qu'on y puisse apporter, il reste toujours mille sujets de doute, qui ne laissent point d'autre regle pour se déterminer, que le plus ou le moins de vraisemblance; & la vraisemblance même n'étant pas toujours assez claire pour faire une égale impression sur toutes sortes d'esprits, on se partage encore en écrivant d'après les premiers témoins, comme ils se sont partages eux-mêmes à l'égard de mille circonstances sur lesquelles ils n'ont pû s'accorder. L'incertitude qui doit naître de cette confusion n'est pas fort à l'avantage de l'Histoire; mais en qualité d'hommes, il faut nous consoler de tout ce qui est l'effet nécessaire du désordre de nos passions ou de la foiblesse de nos lumières.

Ce n'est donc pas pour ma justification que je fais cette remar-

que , puisque rien n'oblige à s'excuser d'un mal inévitable , & que pour ceux qui connoissent sur-tout la partialité des Historiens Anglois , il ne paroîtra jamais bien étonnant qu'ils se trouvent souvent en contradiction. Mais je proteste que dans tous les endroits où l'on s'appercevra que je me suis écarté de quelque Ecrivain moderne , ce n'est qu'après avoir examiné le poids & la convenance des anciens témoignages ; de sorte que sans condamner ceux qui ont pris parti pour une autre opinion que la mienne, je me flatte hardiment de pouvoir soutenir celle que j'ai suivie, par de bonnes preuves. J'ai balancé, à cette occasion, si je ne devois pas joindre des Notes à mon Ouvrage ; mais c'étoit m'exposer à le grossir du double par des discussions aussi longues que le texte. Rapin qui n'a pû se dispenser dans le Regne de Henri VI. de faire entrer à chaque

page l'éloge & les grandes actions de la Reine Marguerite, se plaint souvent de la difficulté qu'il trouve à concilier les Historiens. N'est-il pas étrange qu'après cette plainte il se borne continuellement à citer *Habington* ? Comment concevoir qu'il ait pû se trouver dans l'embarras des conciliations dont il se plaint, lorsqu'il se rend l'esclave d'un seul Auteur, sans expliquer par quelle raison il lui donne cette préférence ? Je ne l'accuse point d'avoir négligé quantité de circonstances importantes pour la gloire de Marguerite, parce que ce n'étoit pas l'Histoire particulière de sa vie qu'il avoit entrepris d'écrire; mais avec un peu plus de lecture il n'auroit pas fait demeurer cette Princesse en France, lorsqu'elle étoit passée en Angleterre avec le Comte de Warvvick ; il n'auroit pas fixé la première liaison d'Edouard & d'Elisabeth *Gray*, fille du Chevalier Woodville, & leur

premiere entrevûe, au château de Grafton ; il n'auroit pas remis le mariage du Duc & de la Duchesse de Clarence presqu'un an après sa célébration ; il n'auroit pas rapporté le complot du Duc de Buckingham & de l'Evêque d'Ely, au tems de la prison de ce Prélat dans le château de Bréknock ; enfin il n'auroit pas fait changer de tems ou de lieu à plusieurs autres incidens , dont on trouve le recit dans divers Historiens qu'il ne paroît point avoir consultez. Mais j'ai remarqué une seconde cause de ses erreurs. Ayant fort bien observé , avec le secours des *Actes publics* qu'il avoit toujours devant les yeux , que les Historiens Anglois se sont quelquefois trompez sur la position d'un fait , en le plaçant ou trop tôt ou trop tard d'une année, il en a conclu fausement que tous les faits qu'ils ont rangez sous le même tems n'étoient pas moins transposés , & voulant les réduire

à un autre ordre , il s'est jetté précisément dans l'erreur qu'il a voulu corriger. Je me suis attaché dans ces occasions à trouver le fil des événemens , par diverses circonstances , qui ne pouvoient appartenir à d'autres tems que ceux auxquels j'ai crû devoir les rapporter.

J'ai senti que pour répandre dans mon Ouvrage toute la clarté qu'on y pouvoit désirer , il y auroit fallu joindre des explications sur la naissance & les droits de la plupart des Seigneurs qui tenoient alors les premiers rangs à la Cour d'Angleterre. Mais il auroit fallu faire presque autant de Généalogies que j'ai nommé de personnes illustres. Les deux Maisons de Lancastre & d'Yorck avoient produit plusieurs autres Branches , dont les aînez prenoient toujours differens noms. Les trois Ducs de Sommerfet qu'on verra paroître successivement , & dont le nom étoit *Beaufort* , descendoient de

la Maison Royale par Jean de Gand Duc de Lancaſtre. Le Duc d'Exceſter tiroit ſon origine de la même ſource. Le Duc de Buckingham deſcendoit d'Edouard III. par Thomas de Woodſtock Comte de Gloceſter. Les Nevils , les Courteneyſ , les Hollands , les Eſſex , les Percis , les Fits-Allens appartenoient à la Maïſon de leurs Rois par les Femmes. Enfin ſi l'on y joint dix ou douze Princes ou Princeſſes, en Portugal, en Caſtille & en Allemagne, il n'y avoit point de Maïſon Royale auſſi nombreuſe que celle des Plantagenets, tous deſcendus de Henri II. Chef de tant de Branches. Dans quel détail toutes ces explications m'auroient-elles jetté ? Aurois-je pû me diſpenſer après cela d'entrer dans les mêmes éclairciſſemens ſur la Maïſon Royale d'Ecoſſe ? Et dans quel engagement ne me ſerois je pas mis particulièrement pour celle d'Anjou ?

Je rapporte des faits. C'est le dessein d'un Ouvrage Historique. Tous les secours necessaires pour les entendre , se trouvent dispersés dans une infinité d'autres Ouvrages. C'est aux Lecteurs à ne pas entreprendre de lire une Histoire sans cette préparation. Bien - tôt dans la crainte d'être obscur , il faudroit y joindre des éclaircissemens Géographiques.

La seule remarque que je ferai ici à l'honneur des trois Sommersets, qui jouent un si grand rôle dans cette Histoire , c'est que le droit de Henri Comte de Richmond à la Couronne , lui venoit d'une Princesse de leur Branche. Ainsi , c'est leur sang , à proprement parler, qui recueillit le fruit de tant de peines glorieuses qu'ils s'étoient données pour soutenir la Maison de Lancastre sur le Trône. Henri n'étoit par son Pere qu'un Gentilhomme de la Province de Galles ; mais Marguerite sa Mere

étoit fille de Jean de Beaufort , Duc de Sommerfet , petit-fils de Jean de Gand Duc de Lancaſtre. Le Pere de Marguerite étant mort ſans Enfans mâles , Edmond ſon frere cadet avoit hérité de ſon titre ; mais Edmond & toute ſa Poſterité ayant été conſumez, comme on va le voir, par le feu des Guerres Civiles , il ne reſta enfin de toute la Maïſon de Lancaſtre, que Marguerite , Comteſſe de Richemont , & le Comte ſon fils.

Nos Hïſtorïens ſe ſont ſi peu attachez aux affaires particulïeres de la Maïſon d'Anjou , qu'à la reſerve de quelques traits qui ſe trouvent repandus dans Monſtrelet & dans Commines, j'ai tiré peu de lumières ſur mon ſujet , des Ouvrages compoſez dans notre Langue. Morery & Limiers , ont fixé après MM. de Ste. Marthe, la naiſſance de Marguerite d'Anjou au 23. Mars 1429. Cette datte étoit échappée aux Hïſtorïens Anglois ;



mais c'est d'ailleurs à eux presque uniquement que j'ai l'obligation de tous les faits que j'ai recueillis dans cet Ouvrage. Je n'ai pas même balancé à leur donner la préférence sur les nôtres, par tout où les trouvant peu d'accord avec eux, j'ai crû qu'ils devoient être moins soupçonnés d'erreur. Ainsi quoique tous les François fassent célébrer le mariage de Marguerite à Tours, j'ai suivi sans difficulté les Anglois, qui nomment Nancy, où le Roi de Sicile son pere faisoit alors sa résidence. Est-il vraisemblable qu'ils aient pû se tromper sur le lieu d'un événement dont l'importance ne regardoit que leur Nation? N'y avoient-ils pas leurs Ambassadeurs; & le détail qu'ils font de cette Fête peut-il laisser le moindre doute? J'ai supposé de même, sur le témoignage de plusieurs Historiens Anglois, que la Duchesse d'Yorck étoit morte de ses infirmités longtemps avant son Mari, quoique

*Biondi* & *Rapin* la fassent vivre jusqu'au regne d'Edouard IV. leur fils. Je ne cite que ces deux exemples , d'un grand nombre , où je me suis déterminé par les mêmes raisons.

A l'égard de René , Pere de Marguerite , & des infortunes qu'il essuya pendant une fort longue vie , quelque agrément que cette Episode eût pû repandre dans ma narration , je n'ai pas jugé que ce fût une raison suffisante pour m'engager dans un récit qui auroit peu de rapport avec l'Histoire de sa fille. M. l'Abbé *le Gourville* , de l'Academie d'Angers , a composé la vie de ce Prince,



# HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU.

---

## LIVRE PREMIER.

**L**A discorde avoit introduit la haine & la division dans la Maison Royale de France. Charles VI. qui occupoit le Trône , avoit deshérité, contre les loix fondamentales de l'Etat, le Dauphin Charles, son fils aîné , & s'étoit laissé persuader par les intrigues d'Isabelle de Baviere sa femme , & de Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, d'appeler à la succession d'une partie du Royaume Henri V. Roi d'Angleterre, en lui donnant en mariage Catherine de France sa fille. Ce Prince avoit

*Tome I.*

A

déjà reçu le serment de fidélité de plusieurs Villes : & la plus grande partie des François ne balançoit plus à le reconnoître pour le successeur de leur Roi. Mais la mort , qui le surprit à Vincennes , lui fit perdre avec la vie l'espérance de se voir Maître un jour de la plus belle partie de l'Europe. Il laissa pour successeur à sa Couronne & à ses prétentions , Henri VI. son fils , enfant qui étoit à peine sorti du berceau ; & qui se trouva ainsi chargé de deux Sceptres sans en connoître le prix. La France & l'Angleterre le reconnurent pour leur Roi. Le Duc de Bedford fut nommé Régent dans l'un de ces deux Royaumes , & le Duc de Glocester dans l'autre. Etant tous deux oncles du Roi, ils se trouverent comme appelez par leur naissance à prendre l'administration des affaires & le gouvernement du Peuple en son nom. La fortune sembla rire à ce Prince dans son enfance , pour l'affliger ensuite avec plus de rigueur dans la fleur de son âge. Il vint à Paris vers l'âge de huit ans. Il y fut couronné avec l'acclamation des François dans l'E-

glise Cathédrale de Notre-Dame : Mais ce qu'il devoit à l'emportement d'une passion violente , lui fut enlevé par la Justice & par la valeur. En moins de quinze ans , il se vit dépouillé de tout ce qu'il avoit possédé en France : tant il y a peu de fond à faire sur la durée d'une injuste acquisition.

Environ quatorze ans après cette grande révolution , lorsque de part & d'autre on commençoit à revenir de la chaleur de tant d'événemens , Henti fit passer en France Guillaume *de la Poole* , Comte de Suffolck , le Docteur Adam *Molins* , Garde du Sceau privé , & le Chevalier Robert *Rose* , pour inviter Charles VII. son oncle à la paix. Les Ambassadeurs des deux Princes s'assemblerent à Tours , où ils commencèrent cette importante négociation , qui se termina par une trêve de dix-huit mois , signée le 20 Mai 1444 , & prolongée ensuite avec une solide espérance pour les deux Royaumes , de la voir aboutir à une heureuse paix. Il s'en fallut peu néanmoins que ces fondemens ne fussent renversés par un événement parti-

culier , qui tiroit sa source de plus loin que la plupart de nos Historiens ne l'ont raconté.

Un Gentilhomme d'Anjou, nommé Guy de *Champchevrier* , qui se trouvoit prisonnier en Angleterre depuis la *journée des Harangs* , où il s'étoit rendu à la discrétion du célèbre Chevalier *Fastolphe* , se procura les moyens de repasser la Mer sans avoir payé le prix de sa liberté. Son Maître, [ car les Anglois prenoient ce titre à l'égard de leurs Prisonniers de Guerre , ] fit retentir hautement ses plaintes , & se trouvant appuyé par le Duc de Glocester , qui continuoit de gouverner sous l'autorité du Roi , il obtint de ce Prince un ordre à ses Ambassadeurs de solliciter puissamment cette affaire à la Cour de France. Elle fut traitée long-tems avec un air d'importance , qui en fit craindre de fâcheuses suites pour la tranquillité des deux Etats. Le Comte de *Dunois* , Bertrand de *Beauveau* , le sire de *Percigny* , & Guillaume *Consinot* , furent nommez du côté de la France pour examiner le droit de *Fastolphe* , avec le Lord *Dudley* ,

Guillaume *Kingt* & quelques autres Anglois , qui furent chargez de la même commission par le Roi d'Angleterre. Sans pouvoir pénétrer ce qui retardoit la conclusion d'un différend si léger en apparence , on auguroit mal du délai de Charles VII. & des instances redoublées de Henri. L'intérêt ou la vengeance ne laissant point de repos à Fastolphe , il employa le Duc de Glocester , pour engager le Roi son Maître à solliciter Charles plus ardemment qu'il jamais, par une lettre de sa main, dont l'original se conserve encore. Elle est vive & pressante. Toutes les demandes qu'Henri avoit déjà faites par ses Ambassadeurs y étoient renouvelées sans ménagement. Il exigeoit de Charles , ce qu'il prenoit le Ciel à témoin qu'il n'auroit pas balancé à lui accorder dans le même cas ; que Champchevrier fut arrêté en France , où l'on ne pouvoit douter qu'il ne se fût retiré ; qu'il fut remis entre les mains des Baillys du Cotentin ou de ceux d'Alençon , & de Cherbourg ; & que lorsqu'il auroit été ramené en Angleterre, Charles con-

sentît qu'il y reçût le châtiment qu'il avoit mérité.

Tandis que le Public attendoit le dénouement de cette intrigue, Charles surpris lui-même de la lenteur des Commissaires Anglois & des siens, avoit donné ordre que Champchevrier fût arrêté, dans quelque lieu de ses Etats qu'il eût choisi son azyle. Loin de refuser aux Anglois la justice qu'il croyoit leur devoir, il s'impatientoit également & de voir reculer de jour en jour le Jugement des Commissaires, & de ne pas apprendre qu'on eût découvert la retraite de Champchevrier. Enfin, lorsqu'il commençoit à craindre sérieusement que des difficultés si légères, & sur lesquelles il se rendoit témoignage de n'avoir rien à se reprocher, ne rallumassent le feu de la Guerre, qui n'étoit encore que suspendu par les négociations de Tours, il reçut avis que Champchevrier étoit dans les chaînes. On l'avoit arrêté en Champagne, à son retour de Nancy, où l'on avoit découvert, à force de recherches & d'informations, qu'il s'étoit rendu directement après s'être sauvé d'Angleterre.



Charles donna ordre qu'il fût amené secrètement à Paris, autant pour satisfaire sa propre impatience, en voyant l'auteur de tant de mouvemens & d'allarmes, que dans le dessein de donner une prompte satisfaction à son neveu. Il se le fit présenter dans son Château de Vincennes, où il se rendit exprès pour dérober cette entrevue au Public. Champchevrier apprit sans aucune marque de crainte & d'étonnement qu'il alloit paroître devant le Roi. Il reçut, de même, avec autant de fermeté que de respect les premiers reproches que lui fit ce Prince de s'être deshonoré par une action indigne d'un Chevalier. Et lorsqu'il eut obtenu la permission de justifier sa conduite, il présenta au Roi pour toute réponse un Passeport signé de la main de Henri, par lequel il paroïssoit clairement qu'il n'avoit fait qu'exécuter ses ordres.

La curiosité de Charles augmentant avec sa surprise, il fut encore plus étonné d'apprendre que le voyage de Champchevrier étoit un service important qu'il rendoit au Roi d'Angleterre, & que s'il avoit

quelque chose à se reprocher en qualité de François , c'étoit d'avoir entrepris de se rendre utile à un Prince étranger sans le participation de son Maître. Cependant , après s'être excusé par la précaution qu'il avoit eue de ne s'engager à rien qui fut contraire aux intérêts de la France , il ajoute que depuis le succès de sa commission , il se croyoit dégagé du secret qu'il avoit juré au Roi d'Angleterre aussi long-tems qu'elle seroit incertaine , d'autant plus que l'avantage de ce qu'il venoit d'achever heureusement devoit être presque égal entre les deux Couronnes.

Il avoit eu le bonheur de gagner la confiance de Henri , depuis qu'il étoit prisonnier en Angleterre ; & ce Prince l'avoit chargé d'une Négociation délicate à la Cour de René d'Anjou , Roi de Sicile , qui faisoit sa résidence ordinaire à Nancy. Malgré les engagements que le Duc de Glocester avoit pris depuis plus de trois ans avec le Comte d'Armagnac , Henri , gagné par les charmes de la princesse Marguerite , fille de René , renonçoit à tous les

avantages qu'il pouvoit tirer de l'alliance du Comte , pour rechercher celle de la Maison d'Anjou. Mais comme il étoit nécessaire, non-seulement de déguiser cette entreprise au Duc de Gloucester , qui étoit intéressé à soutenir son Ouvrage , mais de garder des ménagemens avec toute l'Angleterre qui verroit sans doute échapper à regret le Comté d'Armagnac ; Henri n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir sur son dessein avant qu'il en eût assuré le succès. Champchevrier lui avoit paru propre à cette entreprise. Il l'avoit engagé à le servir par l'espoir des plus hautes récompenses ; & pour écarter les observations & la défiance du Duc de Gloucester , il l'avoit fait consentir à se charger pendant quelque tems du blâme d'avoir manqué de foi au Chevalier Fastolphe , assez sûr de réparer son honneur lorsqu'il seroit tems de faire connoître à quel intérêt il avoit fait ce sacrifice. Ainsi toutes les plaintes du Roi d'Angleterre n'avoient été qu'un jeu concerté , pour donner le change à son Ministre & à ses Sujets.

Charles , frappé de ce récit , porta tout d'un coup ses vûes assez loin pour pénétrer les avantages que la France avoit à recueillir de tout ce qu'il venoit d'entendre. Il sçavoit d'un côté le fond qu'il pouvoit faire sur l'attachement de la Maison d'Anjou ; & de l'autre , il étoit persuadé que ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux , étoit de voir manquer les projets du Duc de Gloucester dans le mariage de Henri & de la fille du Comte d'Armagnac. Peut-être tira-t-il sur le champ d'un événement si favorable , toutes les conséquences auxquelles il pouvoit le conduire ; mais sa surprise étoit que René , avec qui il entretenoit une liaison fort étroite , eût reçu les propositions du Roi d'Angleterre sans les lui communiquer. Il se servit du droit qu'il avoit sur son Sujet pour exiger de Champchevrier plus d'ouverture , & son étonnement augmenta beaucoup lorsqu'il apprit le détail de sa Négociation.

Avec les Titres de Roi de Sicile , de Naples & de Jerusalem , René n'en étoit ni plus puissant ni plus riche. Il ne possédoit pas un pouce

de Terre dans ces trois Royaumes , & il se voyoit réduit, pour soutenir sa dignité , à recourir continuellement à la generosité de ses amis. Marguerite sa fille étoit donc un misérable parti pour un grand Roi ; mais la nature l'avoit si heureusement dédommagée des rigueurs de la fortune , que son esprit & sa beauté sembloient la rendre digne du premier Trône de l'Univers. Champchevrier n'eut pas plutôt rendu compte à son pere de la vive passion dont le Roi d'Angleterre brûloit pour elle , que René crut pouvoir tirer plus d'un avantage de la foiblesse de ce Prince. Le sacrifice qu'il le voyoit prêt à faire de la fille & des Etats du Comte d'Armagnac, sans s'embarrasser même de ce qu'il avoit à craindre pour la Guyenne du ressentiment d'un voisin si redoutable , lui fit penser qu'il ne seroit pas plus difficile de l'engager à se défaire , en sa faveur , de quelques autres Provinces de France qui convenoient merveilleusement à la Maison d'Anjou. Telles étoient le Duché même d'Anjou & le Comté du Maine , dont l'Angleterre étoit en-

core en possession. Il sentit néanmoins tout-ce qu'il y avoit de dur dans cette proposition. Non-seulement ces deux Provinces étoient la meilleure barrière du Duché de Normandie , mais elles servoient de communication entre ce Duché & la Guyenne. A quelles clameurs ne falloit-il pas s'attendre de la part du Duc de Gloucester & des Anglois ? C'étoit pour se donner le tems de pressentir là-dessus le Roi d'Angleterre , que René avoit différé de s'ouvrir au Roi Charles : & Champchevrier , qui regardoit les intérêts de ce Prince comme liés avec ceux de la France , lui avoit fait espérer que la passion de Henri ne seroit point refroidie par un si foible obstacle.

Partez , lui dit Charles , & n'épargnez rien pour remplir de si douces espérances. En le congédiant aussi-tôt , il lui recommanda de cacher au Roi son neveu qu'il l'eût fait arrêter , & qu'il eût appris de lui-même tout le secret de sa Négociation. Champchevrier se retira libre, & se garda bien de faire un long séjour à Paris. Cepen-

dant , il ne manqua pas d'y voir le Marquis de Suffolck & le Docteur Molins , Ambassadeurs de Henri , qui étoient peut-être les seuls Anglois que ce Prince eût mis dans la confiance de son amour. Ce motif avoit eu plus de part à leur Ambassade que les Négociations de la Paix ; & c'étoit du Marquis, depuis qu'il étoit en France , que le Roi avoit reçu un Portrait de la Princesse Marguerite , qui avoit achevé d'embrafer son cœur.

Mais il étoit arrivé au Marquis de Suffolck ce que mille exemples avoient dû lui faire craindre , & ce qu'un homme de son mérite auroit évité à toutes sortes de prix , s'il eût ouvert les yeux sur le peril au lieu de s'y livrer sans précaution. Ce Portrait fatal l'avoit enflammé autant que son Maître. Il l'avoit fait tirer avec beaucoup de soin par un des meilleurs Peintres de France , qu'il avoit envoyé secretement à Nancy. L'ayant reçu avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuser à la beauté de Marguerite , il s'étoit accoutumé à le voir avec tant de plaisir , qu'à peine avoir-il eu la force

de se l'arracher à lui-même pour le faire passer entre les mains de Henri. Il ne s'y étoit déterminé qu'après en avoir fait tirer par le même Peintre, une copie, qu'il conservoit précieusement ; & sans faire réflexion à ce qu'il devoit espérer ou craindre d'un sentiment qu'il nourrissoit avec tant d'indulgence, il s'y abandonnoit déjà comme s'il y eût attaché toute sa fortune & tout son bonheur. .

Le recit de Champchevrier servit néanmoins à refroidir cette imprudente chaleur. Le mariage de la Princesse paroissoit si avancé par le consentement du Roi son pere, & de quelques conditions qu'il le fit dépendre, il y avoit si peu d'apparence qu'Henri les rejettât dans l'ardeur de sa passion, que Suffolck se trouva presque délivré de la sienne en perdant l'esperance. Il exhorta Champchevrier à repasser promptement la Mer, pour répondre à l'impatience du Roi, & se renfermant dans d'autres soins, il se crut tout à fait guéri d'une passion qu'il commençoit à condamner. Cette tranquillité dura aussi long - tems



que sa cause ; c'est-à-dire , que malgré tous les emportemens où l'excès d'une passion déreglée le précipita dans la fuite, on peut juger , à l'honneur d'un si grand homme , que sa raison eût pris l'ascendant sur son cœur , s'il ne fût arrivé aucun changement qui eût altéré ses principes.

A peine Champchevrier parut - il à Windsor , que l'accueil qu'il y reçut du Roi , & la facilité qu'il eut à lui faire approuver les excuses de sa fuite , firent soupçonner au Duc de Gloucester qu'il n'avoit point quitté l'Angleterre sans la participation de ce Prince. Ces soupçons augmentèrent par le soin qu'Henri prit lui-même d'appaîser le Chevalier Falstolphe , en lui payant une somme considérable pour la rançon de son Prisonnier. Mais il ne put rester aucun doute au Duc , lorsqu'ayant été informé par les Emissaires qu'il entretenoit en France , qu'on avoit vû Champchevrier à la Cour de Lorraine ; il compara les idées que cette mystérieuse aventure lui fit naître avec le refroidissement que le Roi marquoit depuis quelque tems pour l'alliance du

Comte d'Armagnac. Dans le ressentiment qu'il eut de voir ses projets renversés , & sa faveur exposée au hazard sous une Reine dont l'élevation ne seroit pas son ouvrage , il résolut de ne rien épargner pour ruiner sourdement les nouvelles vûes du Roi & la Négociation de Champchevrier. Sans être lié fort étroitement avec le Marquis de Suffolk , il lui croyoit pour lui la considération qu'on a pour un Ministre dans lequel on reconnoît l'oncle de son Maître ; & sa pénétration n'ayant point jusqu'à se défier que le Roi l'eût mis dans la confidence de son secret , il lui dépêcha sur le champ un Courrier , par lequel il lui donnoit avis de ce qui s'étoit tramé par un François , au préjudice de l'Angleterre. Il le chargeoit au nom de la Nation de mettre tout en usage pour détourner une alliance pernicieuse, tandis qu'il s'efforçoit d'inspirer au Roi des idées plus dignes de lui & plus avantageuses à sa Couronne.

Ce qui jetta Suffolk dans un extrême embarras , c'est que dans le même tems qu'il recevoit cette

commission d'un Ministre aussi redouté que le Duc , un autre Courrier dépêché par le Roi lui apportoit l'ordre de se rendre à Nancy , non-seulement pour y confirmer au Roi René toutes les propositions qu'il avoit déjà reçues de Chamchevrier , mais pour régler avec lui les conditions qu'il paroïssoit exiger en accordant sa fille , avec une espèce de plein pouvoir dont la cession du Maine & de l'Anjou n'étoit point exceptée. Deux lettres si pressantes , & des ordres si directement opposés , auroient suffi pour faire naître quelque division dans le cœur d'un Anglois , qui sçait toujours mettre de la distinction entre le respect qu'il porte à son Roi , & le zèle dont il est redevable à sa Patrie. Mais avec la qualité de Sujet , & celle de Membre de l'Etat , Suffolk sentit qu'il n'avoit pas tout à faire perdu celle d'Amant. L'amour forma bientôt dans son cœur un troisième parti qui tiroit sa force de celui du Duc , puisque c'étoit de ce côté-là qu'il voyoit renaître ses espérances ; mais sans l'y faire entrer néanmoins tout à fait , parce

qu'il avoit de l'autre côté à respecter presque également & la volonté de son Maître & la fortune d'une Princesse qu'il auroit souhaité de voir régner sur l'Univers. Dans le partage de mille sentimens qu'il lui étoit impossible de concilier, il prit le parti de se mettre en chemin pour Nancy, sans être assez d'accord avec lui-même, pour se croire certain de ses résolutions. Ce voyage pouvoit satisfaire également le Roi & son Ministre, qui ne se croyant point instruits des desseins l'un de l'autre, seroient portés à l'expliquer suivant leurs intentions; & il se flattoit que ses réflexions lui feroient voir plus clairement en chemin quel guide il devoit choisir entre l'intérêt, la gloire ou l'amour.

Cependant, il étoit si peu déterminé, en arrivant à Nancy, que n'osant paroître ouvertement dans une Cour, où il ne sçavoit encore quel compte il devoit rendre de son voyage, il aima mieux s'y présenter sans titre & sans éclat, que de se mettre dans la nécessité d'expliquer les intentions de son Maître ou les siennes, en se faisant annoncer

pour un Ministre de la Cour d'Angleterre. Celle de Lorraine étoit alors assez brillante par la multitude d'Etrangers que le mérite des deux Princesses filles du Roi ne cessoit point d'y attirer. L'aînée, qui se nommoit Yolande, avoit épousé *Ferry*, fils d'Antoine de Vaudemont, & ce mariage avoit enfin terminé les démêlez sanglans qui avoient duré plusieurs années pour l'héritage de la Lorraine. Marguerite, quoique sans esperances du côté de la fortune, excitoit l'admiration & les désirs de tout ce qu'il y avoit de jeune Noblesse en Europe. Les François joignant à leur galanterie naturelle les sentimens de reconnoissance que toute la Nation devoit au Roi René pour les services qu'il avoit rendus à Charles contre les Anglois, se regardoient à Nancy comme à la Cour de leur Maître, & s'efforçoient à l'envi d'y entretenir la magnificence & la joye. Soffolck pouvoit persuader aisément au Public que la curiosité seule l'avoit amené dans une Ville qui étoit en réputation pour les plaisirs, & se ménager l'occasion

de voir en particulier le Roi ou la Princesse , suivant les résolutions qu'il formeroit sur les circonstances.

L'amour , qui avoit repris plus de forces qu'il ne se l'imaginoit dans son cœur , lui fit chercher impatiemment la vûe de Marguerite. Il la trouva si supérieure à son Portrait ; que l'incertitude où il avoit été jusqu'alors ne tint pas un moment contre le renouvellement de sa passion. Dès cet instant , les intérêts du Roi céderent à ceux du Duc de Gloucester , & ce qui lui parut le plus juste fut ce qu'il jugea le plus favorable à ses propres sentimens. Il n'avoit vû René & la Princesse que pour leur rendre les premiers devoirs dont un homme de son rang ne pouvoit se dispenser en arrivant dans leur Cour. Sa premiere Audience n'avoit duré qu'un moment , & n'étant arrivé que la veille à Nancy , il s'étoit peu informé s'il y avoit quelqu'autre Anglois que lui dans la Ville. Cependant , comme il sortoit du Palais , il apperçut le Duc d'Yorck , qui ne marqua pas moins de surprise que lui en le voyant. Quoiqu'ils fussent amis ,

ils s'aborderent avec un empressement , dont les motifs étoient fort opposés ; & la curiosité qu'ils eurent de sçavoir l'un de l'autre par quel hazard ils venoient de se rencontrer étant presque égale , le Duc abandonna le dessein qui le conduisoit à la Cour , pour retourner sur ses pas avec le Marquis de Suffolck.

La vivacité du Duc , & les lumières qu'il croyoit avoir reçues sur les intentions du Marquis , leur épargna d'abord à tous deux les premiers embarras d'une longue explication. Le Duc n'ignoroit point la commission dont l'autre avoit été chargé par le Ministre d'Angleterre ; mais ce n'étoit point à Nancy qu'il le croyoit occupé à l'exécuter ; & s'imaginant néanmoins que par quelque raison qu'il y eût été conduit , ce n'étoit qu'à ce but qu'elle pouvoit se rapporter, il s'ouvrit à lui tout d'un coup sur ses propres desseins.

Après lui avoir exagéré le tort qu'Henri vouloit faire à l'Angleterre par son mariage avec la Princesse Marguerite , il lui apprit que

le Duc de Glocester , qui avoit ménagé à ce Prince une alliance beaucoup plus avantageuse , étoit non-seulement résolu , comme Suffolck ne l'ignoroit pas , de tout employer pour fermer l'entrée de l'Angleterre à la Maison d'Anjou , mais que dans la vûe de guérir promptement le Roi de ce caprice , il avoit pensé à faire d'autres propositions à René pour sa fille. C'étoit de l'offrir lui-même pour cette Princesse , avec des avantages si considérables , qu'un Roi aussi pauvre que René se laissât gagner par la grandeur des espérances. Richard , Duc d'Yorck , descendoit de la Maison Royale d'Angleterre ; & quoiqu'il fût marié , sa femme étoit dans une maladie de langueur qui avoit fait fixer le terme de sa vie par les Médecins. Sa naissance l'égalant ainsi à ce qu'il y avoit de plus illustre dans l'Europe, le Duc de Glocester avoit compté qu'en lui faisant un établissement digne de René & de sa fille , il leur feroit préférer aisément sa main à celle du Roi , lorsqu'il leur feroit envisager l'opposition de toute l'Angleterre , qui



n'épargneroit rien pour combattre l'inclination de ce Prince. Et par un raisonnement sur lequel il auroit fait encore plus de fond s'il eût connu les dispositions de René, il s'étoit persuadé qu'un moyen infaillible pour le faire entrer dans ses vûes, étoit de lui offrir l'Anjou & le Maine, non-seulement comme un appanage qui passeroit aux enfans de Richard, mais comme un bien propre qui lui seroit accordé du consentement de toute la Nation, avec la condition charmante pour René, que ces deux Provinces iroient à lui ou à ses autres descendans, après Richard & ses successeurs. Il y avoit si peu d'apparence que le Roi de Sicile pût résister à des offres si éblouissantes, que le Duc d'Yorck n'avoit pas balancé à se charger lui-même d'une Négociation dont le succès ne lui paroissoit pas incertain. Il étoit parti de Londres dans le même tems que le Duc de Glocester dépêchoit son Courrier à Suffolck, pour l'engager à seconder par d'autres voies un dessein qu'il n'étoit pas encore nécessaire de lui communiquer ;

mais puisqu'il le trouvoit si heureusement à Nancy , & qu'il ne pretendoit point donner un air de mystère à une démarche dont il n'avoit que de l'honneur à recueillir , il ne craignoit point de lui en faire l'ouverture , & de s'engager même , par la considération de l'amitié autant que par celle du bien de l'Etat & des ordres du Ministre , à se joindre à lui pour l'aider dans son entreprise.

Ce plan étoit fort habilement conçu , & le Duc de Gloucester ne comptoit pas trop sur son pouvoir lorsqu'il se flattoit de le faire approuver à toute la Nation Mais il ne lui étoit pas tombé dans l'esprit que le Roi son neveu faisoit les mêmes offres à René , avec cette différence avantageuse pour la Maison d'Anjou , qu'en plaçant une fille sur le Trône , elle entroit en possession sur le champ , des deux Provinces , qui étoient comme le prix de ce mariage.

Suffolk sentit l'inégalité de ces conditions , & comprit en même tems qu'étant chargé des offres du Roi , c'étoit de lui que dépendoit  
le

Le dénouement de cette intrigue. Il se garda bien de faire connoître qu'il fût amené à Nancy par d'autres vûes que celles qu'on lui attribuoit ; mais piqué secrètement de se voir un Rival auquel il s'attendoit si peu , il lui tarδοit d'être délivré de la présence du Duc pour délibérer sur un si cruel incident. Ensuite , faisant réflexion qu'il l'avoit rencontré à la porte du Palais , où il n'alloit vraisemblablement que pour se présenter au Roi , & que s'il le quittoit un moment , il ne falloit pas douter qu'il ne reprît le même chemin pour hâter l'ouverture de ses propositions , il chercha quelque moyen de la lui faire différer , du moins d'un jour ou deux. En affectant de répondre à sa confiance par des protestations de zèle & d'amitié , il lui fit envisager des difficultés qu'il lui reprocha de n'avoir pas prévûes. Avant que de s'ouvrir à René , lui dit-il , il falloit s'assurer si ce Prince n'avoit pas déjà pris des engagemens avec Henri ; car dans cette supposition , c'étoit du côté de l'Angleterre qu'il falloit commencer à faire naître des obsta-

cles à son mariage , puisqu'on ne pouvoit pas se promettre que René & sa fille manquaissent témérairement de parole à un grand Roi pour écouter les propositions de son Sujet. Suffolck fit entendre que c'étoit dans la vûe d'éclaircir adroitement ce doute qu'il avoit fait le voyage de Nancy , & que pour répondre aux ordres qu'il avoit reçûs du Duc de Glocester , il avoit cru que c'étoit par cet éclaircissement qu'il devoit commencer. Quelques réflexions qu'il ajouta sur le ridicule que Richard n'éviteroit jamais , s'il étoit vrai que ses propositions ne vinssent qu'après l'acceptation de celles du Roi , & sur le danger auquel il s'exposoit de se faire un ennemi irréconciliable de son Maître avant que d'avoir pris les moindres mesures pour se mettre à couvert de sa haine , acheverent de donner toute le force qu'il désiroit à ses persuasions.

Au lieu de retourner au Palais , le Duc d'York ne pensa qu'à se tenir caché quelques jours à Nancy , pour se donner le tems d'approfondir de si justes sujets de crainte. Suf-

folck , pressé par les siennes , prit dans cet intervalle une résolution qui feroit un honneur extrême à la droiture & à la noblesse de son caractère , si la connoissance que j'ai donnée de ses sentimens permettoit d'attribuer sa conduite à l'un ou l'autre de ces deux principes. Mais quand il en resteroit quelque doute , après ce que j'ai rapporté jusqu'ici de la disposition de son cœur , la suite des événemens n'est que trop propre à développer ses motifs , & je ne ferai point tourner à sa gloire ce qui ne peut passer que pour un caprice de l'amour.

Aussi long-tems qu'il n'avoit eu à redouter que les projets de Henri , l'espérance même qui avoit commencé à revivre dans son cœur depuis la commission qu'il avoit reçue du Duc de Gloucester ne l'avoit pas porté plus loin qu'à les combattre. Il ne pensoit encore qu'à ruiner le bonheur d'autrui , sans avoir fait la moindre attention à ce qu'il pouvoit se proposer pour le sien. Mais après avoir entendu le Duc d'York , l'amour dont il venoit de s'enivrer dans la première audience qu'il

avoit eû de la Princesse , lui fit sentir qu'il avoit à désirer des biens qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir. Le rang de Marguerite , & la concurrence d'un Rival dont la naissance étoit si supérieure à la sienne, lui parurent tout d'un coup deux obstacles insurmontables , qui lui firent trouver de la folie dans ses propres desirs. La confusion qu'il en ressentit auroit produit autant d'effet pour sa guérison que les lumières naturelles de sa prudence , si la nature ne l'eût formé de ce malheureux caractère qui ravalle sans cesse l'homme du meilleur esprit au-dessous de ses idées & de ses principes , par la violence de ses sentimens. Il s'étoit livré à toute la tendresse de son cœur , & l'expérience qu'il avoit de lui-même lui fit desespérer de se guérir jamais d'une playe si profonde.

Ce fut dans les combats qu'il eut à soutenir entre un penchant qu'il croyoit invincible & la crainte d'un ridicule bien plus certain que celui dont il avoit menacé le Duc d'York, qu'il forma le dessein de tirer du

moins tout le parti qu'il pourroit de sa situation , en se faisant un mérite auprès de la Princesse du pouvoir qu'il avoit de contribuer à son bonheur ou à sa fortune. Il résolut de profiter de la retraite du Duc pour s'ouvrir secretement quelque accès auprès d'elle , & de lui apprendre entre quelles offres elle pouvoit déterminer son choix ; assez sûr que par les démarches qu'il étoit le maître de hâter ou de suspendre auprès de son pere , il feroit pancher l'esprit de ce Prince du côté pour lequel il la verroit déclarée. En lui faisant ce sacrifice , il ne pensoit pas moins à s'en prévaloir pour lui faire l'aveu de ses propres sentimens ; & quelque effet que cette hardiesse pût produire , il comptoit assez qu'en faveur d'un dévouement si parfait , elle seroit soufferte avec indulgence ou promptement pardonnée. Il étoit l'homme du monde qui s'exprimoit avec le plus de facilité & de grace. Sa figure d'ailleurs l'avoit fait comparer , par les Poëtes de son tems , à tout ce que l'imagination offre de plus aimable, & quoique sa nais-

fance ne l'eût point destiné à s'asseoir sur un Trône , il étoit d'une de ces anciennes & illustres Maisons qui font l'honneur & le soutien des Têtes couronnées.

Avec tous ces avantages , & la distinction du caractère qu'il portoit en France , il se procura facilement l'occasion d'entretenir en particulier la Princesse. Un discours vif & pressant , qu'il avoit medité à loisir & dans lequel il avoit fait entrer en peu de mots tout ce qui étoit capable de faire impression sur un caractère déjà déclaré pour l'ambition & pour la tendresse , eut une partie de l'effet qu'il avoit osé s'en promettre. Si l'honneur régnoit trop impérieusement dans le cœur de Marguerite pour y laisser entrer quelque foiblesse , l'idée que sa propre sensibilité lui fit prendre de la passion d'un homme qui portoit si loin le zele de la servir , lui inspira pour lui une confiance & une affection qui étoient après l'amour ce qu'il pouvoit espérer de plus flatteur pour ses sentimens. Comme elle avoit l'esprit fort avancé pour son âge , & que sans avoir jamais



connu particulièrement le Marquis de Suffolck , elle avoit entendu parler du sien avec distinction , elle crut devoir bannir toute sorte de dissimulation & de réserve avec un homme à qui elle avoit cette double raison de se fier. Ainsi , recevant ses ouvertures , comme si elle eût été liée avec lui par une longue familiarité , elle ne fit point difficulté de lui avouer que dans le choix qu'il paroïssoit lui offrir , elle ne voyoit rien qui pût être mis en balance avec le Trône. Et pour ce qui regardoit les sentimens particuliers de Suffolck , traitant cet article avec la dignité qui convenoit déjà à ses espérances , elle lui promit , que s'il ne dépendoit pas d'elle d'y répondre par un retour de la même nature , elle ne lui laisseroit rien à désirer du côté de l'amitié & de la reconnaissance. C'étoit flatter d'autant plus Suffolck , qu'outre la tendresse dont il étoit rempli , il n'y avoit rien qui eût tant de charmes pour lui que cette genereuse franchise.

Ainsi , dès les premiers momens ,

cette importante liaison , qui devoit produire dans d'autres tems des effets si mémorables , se trouva cimentée avec toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la tendresse & de l'ambition dans deux grands cœurs. Suffolck faisant déjà son unique objet de satisfaire les désirs de Marguerite , la pria de s'en reposer sur lui , & d'affecter même d'ignorer ce qu'il alloit entreprendre. Il ne lui fut pas difficile de se procurer une audience du Roi , avec autant de secret qu'il avoit obtenu celle de la Princesse ; & il ne le fut guères davantage , avec la réponse dont il étoit chargé pour ce Prince , de retirer de sa bouche un consentement dont la Maison d'Anjou recueilloit le principal fruit. La seule condition qu'il lui demanda pour lui-même , fut de différer quelque tems la déclaration de ce Traité. Il falloit se délivrer adroitement du Duc d'York , dont il ne vouloit pas se faire un ennemi , & ménager non-seulement le Ministre d'Angleterre , mais toute la Nation , qu'on s'efforçoit déjà si ardemment de revolter contre le mariage du

Roi. Ce ne fut point à se défaire des importunités du Duc , que Suffolck trouva beaucoup de difficulté. A peine lui eut-il fait connoître ce qu'il feignit d'avoir découvert à force d'argent & de soins , que la crainte du ridicule , dont il étoit demeuré une profonde impression dans l'esprit de ce fier Anglois , le porta à quitter Nancy pour retourner en Angleterre. Mais le peu d'empressement que Suffolck eût à communiquer ses démarches au Duc de Gloucester , fit naître à celui-ci des soupçons dont rien ne fut capable d'effacer les traces.

Tandis que René se réjouissoit d'une alliance dont l'avantage se répandoit si heureusement sur toute sa Maison , Henri se croyoit au comble du bonheur , en apprenant que ses desirs amoureux alloient être satisfaits. Quoique le Duc son oncle eût pris soin de l'élever dans une espèce de soumission qui approchoit de la timidité , & que le secret même avec lequel il avoit négocié son mariage fût une marque sensible de sa dépendance , la joie qu'il eut d'avoir réussi lui fit rom-

pre toutes fortes de mesures. Il envoya ordre à Suffolck , qui étoit revenu à Paris après lui avoir marqué le succès de sa commission , de retourner à la Cour du Roi René avec le titre d'Ambassadeur Extraordinaire , pour faire ouvertement la demande de la Princesse. D'un autre côté , il écrivit au Roi de France son oncle , pour lui communiquer son mariage, & pour lui apprendre avec toute l'ardeur d'un jeune Amant qu'il en faisoit son bonheur. Charles n'avoit point ignoré long-tems ce qui se passoit à Nancy. René étoit lié trop étroitement avec lui pour n'avoir pas pris enfin ses conseils, & c'étoit de son aveu que la cession de l'Anjou & du Maine avoit été réglée pour la première condition du mariage. Il répondit à Henri dans les termes les plus propres à confirmer ses sentimens. Sa lettre , qui devint bientôt publique en Angleterre , & la nouvelle de l'Ambassade de Suffolck à Nancy , furent comme deux étincelles qui portèrent le feu dans toutes les parties de cette Isle. Quand on n'y auroit pas regardé l'alliance du Comte

d'Armagnac comme un extrême avantage , par l'acquisition de ses Etats , il étoit à craindre que le mécontentement qu'il ressentiroit de voir rejeter sa fille après tant de Negociations & de promesses ne l'irritât contre l'Angleterre jusqu'à le faire penser à la vengeance , & le voisinage de la Guyenne lui en offroit une occasion toujours présente. D'ailleurs , les Anglois apprirent aussi-tôt à quelles conditions Henri satisfaisoit son cœur. C'étoit perdre doublement que de céder deux Provinces en refusant d'en accepter une. Il est certain que si le Duc de Gloucester avoit eu les vûes ambitieuses que plusieurs Historiens lui ont attribuées , il auroit pû tirer de grands avantages de ce mouvement pour causer de l'embarras à son neveu. Les conjonctures étoient bien moins favorables au successeur de Henri , lorsqu'il en profita si heureusement pour le renverser du Trône.

Mais le Duc voyant les choses si avancées perdit l'espérance de les faire changer , & son exemple fit revenir toute l'Angleterre de la

chaleur avec laquelle on s'étoit emporté contre le mariage du Roi. Le Traité fut executé dans toutes ses circonstances. Suffolck reçut ordre de remettre au Roi René l'Anjou & le Maine sous la garantie de la France, qui prit part aussi à cette fameuse transaction. Les nœces de la Princesse furent célébrées à Nancy, avec toute la magnificence qui convenoit à cette fête. Charles l'honora de sa présence, avec un brillant Cortège de sa principale Noblesse. Il y eut des Joûtes, des Tournois, & tout ce que la galanterie de ce siècle put inventer pour relever l'éclat d'un si grand jour. René s'étoit distingué pendant toute sa vie dans ces exercices, & son goût devant servir de règle dans une cérémonie dont sa fille étoit l'objet, on s'étoit efforcé de rassembler tous les divertissemens qu'on avoit crus capables de lui plaire.

Ils furent suivis de près par un événement qui le fit changer en deuil & en tristesse. Dans le tems que la nouvelle Reine d'Angleterre se préparoit à passer la Mer, Margue-

rite d'Ecoffe , épouse du Dauphin ; mourut à Châlons d'une maladie précipitée qui l'emporta dans la fleur de son âge. Le mérite extraordinaire de cette Princesse la fit regretter des plus insensibles ; mais ceux qui avoient été particulièrement attachés à sa personne & qui avoient connu de plus près ses rares qualités , se livrerent sans moderation à la douleur. On avoit admiré auprès d'elle une jeune Angloise qu'elle avoit toujours traitée avec des distinctions particulières , & qui sans être connue du reste de sa Cour, s'étoit attiré autant de considération par sa beauté & son mérite , qu'elle en avoit dû à la faveur de la Reine. Elle se faisoit nommer Mademoiselle *Sanders*. La mort de sa bienfaitrice fit sur elle une si forte impression , que l'excès de sa tristesse excita la pitié de tout le monde , & dans le doute où l'on étoit s'il lui restoit quelque autre azyle , il y eut peu d'honnêtes gens à la Cour de France qui ne se fissent honneur de lui offrir de la consolation & du secours. Cependant , au moment qu'on s'y attendoit ,

doit le moins , elle disparut , sans avoir averti personne de sa résolution. Si elle eût été sensible à quelque autre chose que la douleur , il eût été flatteur pour elle d'apprendre les regrets qu'elle caufoit par sa fuite.

Elle n'étoit pas partie sans dessein. La Reine Marguerite passant en France pour se rendre en Angleterre , elle étoit allée se jeter à ses pieds , sans autre recommandation que l'honneur qu'elle avoit eu d'appartenir à la Dauphine & d'avoir mérité quelque part à son estime. Marguerite étoit arrivée à Abbeville , où elle devoit passer la nuit. On lui annonça une Etrangere , qui demandoit instamment la grace de l'entretenir sans témoins. La description qu'on lui fit de sa tristesse & de ses charmes la disposa sans peine à l'écouter.

Cet entretien ne fut entendu de personne ; mais il parut surprenant à tout le monde que la Reine , après avoir passé plus de deux heures avec cette Etrangere , donna ordre aussi-tôt qu'elle fut reçue parmi les Dames les plus qualifiées de



sa fuite , & qu'elle y fut traitée avec autant de respect que de soin. Pendant toute la route , Marguerite ne se relâcha point de cette attention. Le Marquis de Suffolck qui avoit été nommé pour l'accompagner , & qui continuoit d'être auprès d'elle dans la plus haute faveur , tenta plusieurs fois de pénétrer le secret de cette aventure sans obtenir que sa curiosité fut satisfaite. Cependant , la Reine arriva heureusement sur les Côtes d'Angleterre , où elle fut reçue avec autant d'applaudissement que si son mariage eût été désiré du Ministre & de toute la Nation. Des Compagnies détachées de tous les Corps du Royaume vinrent au - devant d'elle jusqu'à la Mer , & le Duc de Gloucester même s'empressa de réparer par mille témoignages de soumission & de joie , les difficultez qu'il avoit fait naître à son élévation. Elle fut couronnée à Westminster le 30. de Mai 1445.

On avoit remarqué dès le premier jour du débarquement que Mademoiselle Sanders s'étoit dérobée avec soin aux regards du Duc

de Gloucester , lorsqu'il étoit venu au-devant de la Reine ; & par les entretiens secrets qu'elle avoit constamment avec cette Princesse , on jugeoit que c'étoit avec sa participation ou par ses ordres qu'elle avoit tenu cette conduite. Elle usa de la même précaution pendant toutes les réjouissances du couronnement , c'est-à-dire , dans un tems où la Reine étoit obligée de souffrir à tous momens les visites du Ministre & de toute la Cour. Mais à peine fut-on revenu de cette première chaleur , que paroissant plus librement à Honnyton , où le Roi s'étoit retiré pour s'abandonner sans contrainte à sa tendresse , elle commença l'entreprise qui lui avoit fait naître l'envie de repasser en Angleterre , & qui avoit inspiré à Marguerite la pensée de se l'attacher.

Mademoiselle Sanders étoit Mylandi *Nevill* , une des plus aimables & des plus malheureuses femmes d'Angleterre. Elle passoit pour morte dans l'opinion de sa famille & de tout ceux dont elle avoit été connue en Angleterre , mais particulièrement

dans l'esprit du Duc de Glocester ,  
 qui après l'avoir aimée passionné-  
 ment , croyoit lui avoir ôté la vie  
 d'un coup de poignard dans un  
 transport de jalousie. Ayant évité  
 la mort par une faveur extraordi-  
 naire du Ciel , elle étoit passée se-  
 cretement en France , où elle avoit  
 eu le bonheur de se faire aimer  
 de la Dauphine , & de vivre  
 tranquillement auprès d'elle , sous  
 un nom qui avoit déguisé au Pu-  
 blic sa naissance & ses malheurs.  
 Sans ressource après la mort de cet-  
 te Princesse , & portée par une fune-  
 ste expérience à craindre les nou-  
 velles aventures auxquelles sa beauté  
 l'exposoit , elle avoit pris le parti  
 de s'adresser à la Reine Margue-  
 rite , pour se r'ouvrir l'entrée de son  
 Pays sous une protection si puis-  
 sante. Elle lui avoit raconté ses in-  
 fortunes. Le Duc de Glocester l'a-  
 voit persecuté dans un tems où la  
 jeunesse du Roi laissoit l'autorité  
 souveraine entre ses mains. Elle se  
 flattoit que la puissance du Mini-  
 stre étant diminuée depuis que ce  
 Prince avoit pris les rênes du  
 gouvernement , il lui seroit per-

mis de reparoître dans sa famille , & de se rendre à mille personnes chères qui croyoient l'avoir perdue.

Marguerite avoit été attendrie de son infortune , mais elle étoit passée de ce sentiment à des vûes plus conformes à sa propre situation , & le détail des amours du Duc de Glocester lui avoit fait naître des idées qu'elle trouvoit trop favorables au dessein qu'elle portoit en Angleterre , pour ne pas tirer parti de la confiance de Mylady Nevill. Ce qu'il y avoit d'étrange étoit qu'elle les eût cachées jusqu'alors au Marquis de Suffolcx. Mais dans les sentimens qu'elle croyoit devoir à ses services , elle se faisoit un plaisir de travailler à sa fortune sans lui en donner la moindre connoissance , pour lui faire goûter mieux la douceur qu'il trouveroit à jouir de ses bienfaits lorsqu'il les recevrait sans les avoir prévûs ; ou du moins elle attendoit pour l'en instruire , des momens où elle comptoit de le faire servir lui-même à ses entreprises. En un mot , Marguerite aussi animée à la ruine

du Duc de Gloucester par le désir de gouverner que par le ressentiment qu'elle conservoit des oppositions qu'il avoit apportées à son mariage , s'étoit proposé , en partant de Nancy , de le perdre dans l'esprit du Roi , & de mettre à sa place le Marquis de Suffolcx.

Un esprit plus borné auroit tremblé des difficultés de cette entreprise. Le Duc gouvernoit l'Angleterre depuis un grand nombre d'années. La sagesse & la douceur de son administration l'avoit rendu cher à toute l'Angleterre. Le Roi lui-même s'étoit fait une habitude de le respecter , & n'y reconnoissoit pas moins le Tuteur de son enfance & son plus proche parent, qu'un Ministre fidèle & éclairé qui avoit été jusqu'alors le soutien de sa Couronne. Quelles pouvoient être les prétentions d'une jeune Reine , arrivée nouvellement dans le Pays , sans amis , par conséquent , sans liaisons & presque sans aucune connoissance de la Langue , qu'elle n'avoit apprise qu'imparfaitement à Nancy ; sûre à la vérité du cœur de son mari , mais d'un mari foible, qui

regardoit déjà les occupations de son rang comme un fardeau , & qui paroissoit moins disposé à partager le soin des affaires avec sa femme qu'à vivre avec elle dans l'oïiveté & dans les plaisirs ? Ces reflexions , qui n'échapperent point à Marguerite , furent si peu capables de la refroidir , que ce fut des obstacles mêmes qu'elle tira toute sa force pour se déterminer à les vaincre.

A peine se vit-elle libre avec le Roi dans son Château d'Honnyton , où elle avoit été charmée qu'il eût pensé à se retirer , qu'elle lui fit ouvrir les yeux sur sa propre grandeur , dont il ne lui étoit point encore arrivé de se représenter l'image. Il joignoit à l'Angleterre la Normandie & la Guyenne , avec quelques autres Provinces , qui depuis les pertes mêmes que les Anglois avoient faites en France lui composoient encore un des plus vastes Etats de l'Europe. Pourquoi paroissoit-il disposé à vivre sans gloire , ou pourquoi du moins n'en vouloit-il avoir l'obligation qu'à son Ministre ? Etoit-il si rare en Angleterre de voir un Sujet ac-

credité par la faveur du Peuple ; abuser de son pouvoir jusqu'à prétendre imposer des loix à son Maître ? Et comment le successeur d'Henri IV. & d'Henri V. pouvoit-il s'endormir dans le repos , tandis qu'il avoit autour de lui les descendans de Lionnel , qui ne s'accoutumeroient jamais à penser que la Couronne qu'ils voyoient sur sa tête n'étoit point une usurpation ? Ces premiers traits , lancés comme au hasard , exciterent bientôt dans le cœur de Henri des craintes & des défiances ; mais pour en suivre le mouvement , il falloit un courage qu'il n'avoit pas. Sa réponse fut toujours , qu'il ne pouvoit ôter à son oncle une autorité dont il n'avoit jamais fait qu'un bon usage , & qui étoit comme la récompense de ses services. A l'égard de la gloire , à laquelle on vouloit qu'il fût sensible , il protesta qu'il ne respiroit que les occasions d'en acquérir.

La Reine n'avoit pas espéré de triompher tout d'un coup des obstacles. Après avoir jetté ces semences de soupçons dans l'esprit de son mari , elle s'attacha à lui faire sentir

combien il étoit indecent pour un grand Roi de se voir regarder par son Peuple comme le jouet de son Ministre ; & s'appercevant qu'il paroïssoit sensible à ce reproche , elle ne pensa plus qu'à le convaincre par des expériences réelles que ses Sujets n'avoient pas d'autre opinion de lui. Le hazard la servit heureusement, en faisant naître quelques occasions où le Duc de Gloucester fit difficulté de ratifier différentes faveurs que le Roi avoit accordées sans sa participation. L'Historien de la vie de ce Prince met en doute si ce ne fût pas la Reine elle-même qui ménagea ces incidens pour l'animer contre son Ministre. Mais elle en fit du moins si habilement usage , que ce fut comme le premier coup qui lui réussit contre le Duc. Le Roi confus , dit l'Historien , de trouver cette résistance à son autorité , ne laissa point d'employer quelques foibles raisonnemens pour justifier la conduite de son oncle , & porta même l'embaras jusqu'à confesser que pouvant avoir été trompé , il étoit trop heureux d'avoir un Ministre sur qui il



pouvoit se reposer de la réparation de ses fautes. C'étoit à ce point que la Reine l'attendoit. En prenant droit de son aveu , elle lui demanda s'il étoit bien glorieux pour un Monarque de tomber dans des fautes qui avoient besoin d'être réparées ; & si la foiblesse humaine ne permettoit pas de se garantir perpétuellement de l'erreur , elle lui fit comprendre que dans ces hautes stations de la vie où le Peuple s' imagine que la grandeur du rang est toujours accompagnée de celle du mérite , les fautes mêmes doivent être assez déguisées pour prendre un meilleur nom. D'où il étoit aisé de lui faire conclure que l'intention du Duc de Glocester , en faisant éclater si témérairement les siennes , ne pouvoit être qu'un dessein formé de l'avilir aux yeux du Public. Mais , ce qui fit peut-être encore plus d'impression sur ce Prince , Marguerite , après avoir confessé qu'il y avoit des fautes inévitables dans l'administration d'un grand Royaume , ajouta que s'il falloit qu'elles fussent connues de quelqu'un , c'étoit de ceux qui n'étoient

pas moins intéressés à les couvrir qu'à les réparer ; & citant l'exemple de quantité de Rois qui s'étoient déterminés par cette raison à partager les soins du gouvernement avec leurs Epouses , elle força son mari de confesser qu'il n'y avoit que l'union de l'amour & du mariage qui intéressât deux cœurs l'un pour l'autre , jusqu'à leur faire mettre leur repos & leurs inquiétudes , leurs vices & leurs vertus , & par conséquent leur honte & leur gloire en commun. Henri parut si frappé de cette réflexion , qu'il auroit consenti sur le champ à l'éloignement de son Ministre , si la Reine n'eût jugé elle-même que ce changement devoit se faire avec plus de mesures. Outre le projet d'élever Suffolk sur ses ruines , qui demandoit encore de l'habileté & des soins , elle vouloit conduire son dessein avec tant d'adresse , que toute l'Angleterre applaudît au nouveau gouvernement , & que la disgrâce du Ministre parût juste & nécessaire.

Cependant , elle commençoit à se lier sans affectation avec tous les Seigneurs qui avoient reçu de lui

lui quelque mécontentement , ou qu'elle croyoit portés par d'autres raisons à souhaiter sa ruine. Edmond , Duc de Sommerfet , avoit été destiné dès le premier moment à jouer un rôle distingué dans cette intrigue , par les rapports qu'il avoit eus avec Mylady Nevill. Son mérite & sa naissance lui attiroient à la Cour une considération dont il n'avoit jamais profité pour se rendre nécessaire à l'Etat , & avec toutes les qualités qui font les plus grands hommes dans les exercices de la Guerre & de la Paix , il ne prenoit part aux affaires que dans les occasions où son rang l'engageoit malgré lui. Ceux qui ne connoissoient pas les secrets de son cœur attribuoient sa conduite aux principes d'une haute Philosophie , qui lui faisoit borner son ambition aux avantages qu'il avoit reçus de la nature & de la fortune ; & cette idée s'accordoit fort bien avec le penchant qu'il marquoit pour les Lettres. Mais la source de son indifférence venoit de plus loin. Edmond cherchoit à se guérir d'une malheureuse passion qui avoit fait

le tourment de sa vie , & qui lui inspiroit encore un dégoût continuel pour le monde , où sa naissance l'attachoit. C'est ici qu'il est nécessaire de développer les aventures de Mylady Nevill , qui eurent tant de part à la fortune des deux principaux personnages de la Cour de Henri , c'est-à-dire , à la chute de l'un , & à la faveur extraordinaire de l'autre.

Anne , fille de Richard Nevill , Comte de Salisbury , & sœur de ce grand Comte de Warvvick , qui avoit obtenu ce titre en épousant la fille unique & l'héritière de Henri de *Beauchamp* , Duc de Warvvick , étoit née avec toutes les perfections de son sexe. Elle avoit été mariée dès l'âge de quinze ans avec un Gentilhomme de sa Maison , nommé *Westmoreland* , qui lui avoit rendu les plus belles années de sa vie insupportables par l'excès de sa jalousie. Le Comte de Salisbury son pere s'appercevant de l'altération de sa santé & du trouble continuel de son esprit , fut le premier à la plaindre , & à chercher les moyens de la délivrer de cet esclavage. Il se trouva heureusement qu'on avoit négligé

quelques précautions du côté de l'Eglise , pour les dispenses de la parenté. Ce prétexte parut suffisant à ceux qui plaignoient le malheur d'Anne. Son mariage fut déclaré nul , & le mari qui avoit fait son supplice , en fut puni par son propre desespoir , qui le conduisit en peu de tems au tombeau.

En quittant le nom de ce tyran , elle prit celui de Mylady Nevill. L'état douteux dont elle sortoit lui donnant presque autant de liberté que la qualité de veuve , elle parut à la Cour avec tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté. Le Duc de Gloucester étoit galant. Il ne la vit point sans prendre pour elle les sentimens qu'elle inspiroit à tout le monde. Ayant perdu dans le même tems sa femme , il pensa tout d'un coup à s'engager dans un nouveau mariage , & si la bienséance le força de suspendre son dessein jusqu'à l'expiration du tems marqué par l'usage , il n'en communiqua pas moins au Comte de Salisbury l'inclination qu'il avoit pour sa fille. Elle fut approuvée de leurs amis communs. Cette espèce d'engagement ne laissa

point d'être cachée au Public , & le Duc même , en commençant à voir Mylady Nevill avec l'espérance de l'épouser , lui dissimula de concert avec son pere , un dessein dont l'exécution paroïssoit encore éloignée.

Elle étoit par conséquent maîtresse de son cœur ; & si elle eut à craindre quelque reproche , ce ne fut pas pour avoir rejeté l'amour & les soins du Ministre. Mais usant peut-être avec un peu d'imprudence du droit qu'elle avoit de suivre ses inclinations , elle laissa prendre trop d'ascendant sur son estime au Duc de Somerset , qui ne pouvoit aspirer à la qualité de son époux. Il étoit marié depuis plusieurs années. De quelqu'esperance qu'il se flattât en prenant de l'amour pour elle , l'intérêt de sa fortune devoit servir à la défendre autant que celui de son honneur. Elle ne consulta néanmoins que son panchant. Le Duc ne se livra pas avec moins d'emportement qu'elle à une passion dont ils firent tous deux leur bonheur. La seule loi qu'ils s'imposèrent fut de cacher leur tendresse à tout l'Univers , & leur félicité

sembloit redoubler par le charme du mystère.

Cette liaison se soutint heureusement jusqu'au tems dont le Duc de Gloucester étoit convenu avec le Comte de Salisburi. A peine fut-il delivré de son deuil , qu'impatient d'une si longue contrainte , il parla de mariage à Mylady Nevill. Elle écouta ses propositions , mais ce ne fut que pour les communiquer à son Amant. Ils délibérèrent ensemble sur un incident capable de les allarmer. Après bien des incertitudes & des agitations , il furent obligés de reconnoître qu'une fille du Comte de Salisbury n'étant pas faite pour vieillir sans établissement , il falloit accepter les offres du Ministre , qui n'étoit plus d'ailleurs dans un âge redoutable pour un Amant , & qui pouvoit servir au contraire de voile à leur familiarité & à leur tendresse. Cette resolution pouvoit les rendre heureux tous trois , si des regrets imprudens & de folles délicatesses n'en eussent fait différer trop long-tems l'exécution. Le Duc de Gloucester , qui avoit souffert sans défiance que la fille du

Comte de Salisbury le traitât froidement & cherchât à l'éviter, avant qu'il lui eût fait l'ouverture de ses prétentions & qu'elle les eût approuvées, ne put lui voir la même affectation à le fuir, sans s'appercevoir qu'il avoit peu de part à sa tendresse. A peine la trouvoit-il une fois chez elle dans les visites qu'il lui rendoit plusieurs fois le jour. On ne lui rendoit pas un meilleur compte de ce qu'elle étoit devenue. Occupée de ses rendez-vous & du soin de les déguiser, elle n'étoit jamais où elle feignoit d'aller passer la journée, & ses propres Domestiques ignoroient le plus souvent de quel côté il falloit la chercher. Les soupçons qui s'éleverent dans l'esprit du Duc devinrent bientôt des convictions, lorsqu'il eut appris par des informations secrètes, que ses gens les plus affectionnez la perdoient quelquefois de vûe pendant des heures entières, & qu'ils la croyoient eux-mêmes engagée dans quelque commerce pour lequel ils ne lui connoissoient point de confidens. Dans le ressentiment qu'il en eut, il la fit suivre avec tant d'obstina-



tion, & les ordres dont il chargea ses Emissaires furent si sanglans , que le Duc de Sommerfet ne dût sa conservation qu'aux soins extraordinaires qu'il prenoit de son côté pour assurer le secret de son intrigue.

Enfin , l'amour triompha de toutes les inquiétudes du Ministre. Malgré tant de sujets d'allarmes , il résolut de satisfaire son cœur , dans l'esperance que les liens du mariage lui assureroient la possession de celui qu'on lui disputoit ; ou que son autorité du moins le retiendrait dans les bornes qu'il seroit en droit de lui imposer. Il pressa la célébration de son mariage. Le jour en étoit fixé. Ce fut la veille d'un jour si lugubre pour les deux Amans , que le Duc de Sommerfet proposa à sa Maîtresse de lui accorder une entrevûe , qui devoit être comme l'ouverture d'une nouvelle situation. Ils se rendirent par la Tamise dans un Village peu éloigné de Londres. Quoique ce soin de s'éloigner de la Ville fût une précaution , ils crurent peut-être que dans les circonstances ils n'en avoient point d'autres à observer. Le Duc de

Glocester fut averti que Mylady Nevill s'étoit derobée de sa maison. Il fit marcher sur ses traces. Sommerfet ne fut point reconnu dans son deguifement ; mais les Espions du Miniftre lui ayant rapporté qu'elle étoit feule avec un homme , & qu'ils avoient decouvert à des marques certaines que ce ne pouvoit être qu'un Amant , il en conçut affez de rage pour les vouloir immoler tous deux de fa propre main. Il fe fit efcorter par des gens fideles , & fa fureur fe foutint jufqu'au lieu où il comptoit de la trouver. Mais la nuit s'approchant deja , il apprit de quelques Payfans qui l'avoient vûe fans la connoître , qu'elle avoit repris la route de Londres , fur un de ces petits Batteaux qui viennent regulierement des environs de la Ville à certaines heures du jour. Elle s'y étoit mêlée avec plusieurs Passagers dont elle étoit fûre de n'être pas connue , tandis que Sommerfet qui avoit pris fon chemin par terre , étoit allé donner ordre aux gens qui les fervoient dans leur intrigue , de fe tenir prêts à la recevoir à quelque diftance du rivage. L'occasion

étoit si importante pour le Duc de Gloucester , que son desespoir redoublant de l'avoir manquée , il fit une diligence extraordinaire pour retourner à Londres , dans l'espérance d'y être aussi-tôt que le Batteau , & de surprendre du moins les deux Amans lorsqu'ils en sortiroient. Il y fut en effet plutôt que Mylady Nevill , & s'étant approché du Batteau avec ses gens , ce fut assez pour lui d'apprendre du premier Battelier de quel lieu il étoit parti , pour ne pas douter que la proie qu'il cherchoit ne fût entre ses mains. Mais l'obscurité étoit si profonde , qu'il desespéra de pouvoir la distinguer. Ce fut le transport où ce nouvel obstacle le jeta , qui joint à l'utilité qu'il pouvoit tirer des tenebres pour se venger sans être reconnu , lui fit naître un dessein plus cruel encore que celui qui l'avoit fait partir. Il résolut de poignarder les deux objets de sa haine , dans le Batteau même où il les supposoit tous deux ; & de peur que sa main ne se trompât dans l'obscurité , autant que pour ensevelir la connoissance d'une action si barbare ,

il prit le parti d'envelopper dans le même sort quatre ou cinq Passagers qui se dispoient déjà à sortir du Batteau. L'ordre en fut aussi-tôt donné à ses gens. Il entra lui-même dans le Batteau , & le premier objet qu'il crut distinguer étant une femme qui lui parut mise assez proprement pour lui persuader que c'étoit Mylady Nevill , il lui enfonça son poignard dans le sein , avec quelques reproches dont le sens ne pouvoit être incertain pour elle. Le Ciel qui se préparoit à la sauver par plus d'un miracle , permit qu'il ne lui échappât point un seul mot de ce qu'elle avoit entendu. La voix du Duc qu'elle reconnut en même tems , le désordre affreux que ses gens causerent en se précipitant sur les Batteliers & sur le reste des Passagers allarmés , enfin , un pouvoir supérieur à la fortune , qui la destinoit à quelque chose de plus heureux que tout ce que le Duc s'imaginait lui arracher par la mort , lui inspirerent la pensée de se précipiter dans la Tamise , ou plutôt la forcerent de s'y jeter sans réflexion. Elle fut entraînée par les flots ,

candis que les gens du Duc achevoient leur cruelle exécution.

Il avoit trouvé si peu de résistance contre une attaque si imprévue , qu'à l'exception de quelques cris qui furent étouffez aussi-tôt dans le sang de ces malheureux Passagers , il se crut sûr que rien n'avoit été capable de le trahir. Cependant il eut la précaution de faire couler à fond le Batteau , dans lequel il n'auroit pas été facile d'effacer les traces sanglantes de sa fureur. Avec la même prudence , il fit charger les Cadavres de pierres , pour les précipiter plus sûrement au fond de la riviere. C'est de sa confession même que les Historiens ont recueilli le détail de toutes ces circonstances , lorsqu'il fut forcé à cet aveu par des accusations auxquelles il n'eut rien à repliquer. La justice qu'ils lui rendent est que son caractère ne le portoit point à la violence , & que dans les occasions où il avoit la liberté de suivre le penchant de son cœur , il prenoit plaisir à se faire aimer par ses bienfaits ; mais regarderoit-on l'amour & la jalousie comme des passions dan-

gereuses , si elles n'étoient capables de changer les meilleures inclinations , & de les porter quelquefois aux plus cruels excès ?

C'étoit par menagement pour le Public que le Duc de Gloucester avoit apporté tant de soins à déguiser son crime , car dans le degré de puissance dont il jouissoit alors , il n'avoit rien à redouter de ses ennemis ni de la rigueur des Loix. Aussi ne se fit-il pas presser long-tems par le Comte de Salisbury , pour lui apprendre le sort de sa fille , & son témoignage suffisant au Comte pour ne pas douter qu'elle ne se fut deshonorée par une honteuse foiblesse , ils convinrent ensemble que cette catastrophe demeureroit secrète , & qu'on attribueroit sa mort à quelque accident naturel. Le Duc de Somerset l'ignora lui-même , & n'ayant pu rien apprendre de ses gens qui avoient passé inutilement une partie de la nuit dans une rue voisine de la rivière , il se vit contraint , après mille recherches infructueuses , de dévorer le mortel chagrin qui le consuma pendant plusieurs années.

Cependant , Mylady Nevill avoit roulé au hazard dans la riviere , car c'étoit moins l'esperance de se sauver par cette voie , que sa crainte à la vûe d'un peril encore plus pressant , qui lui avoit fait prendre une resolution si temeraire. La coëffure & les habits des femmes étoient alors d'une forme si bizarre en Angleterre , que les deux côtez de la tête étant comme armez de deux voiles , & la Robe enflée par un large Vertugadin , elle fut soutenue heureusement sur la surface de l'eau jusqu'au-delà du Pont de Londres , où la disposition naturelle du lieu a formé de tout tems un Port commode. Elle suivoit le courant de la riviere , dans le tems que le Capitaine d'un Vaisseau Normand le traversoit dans sa Chaloupe , pour aller passer la nuit à bord. A la lumiere d'une lanterne dont il s'éclairoit , il apperçut une femme , qui ne pouvoit éviter de perir sans son secours ; il n'eut pas de peine à la sauver d'un si grand peril , & l'ayant portée dans son Vaisseau , il reconnut bien-tôt à mille marques qu'il n'avoit pas rendu ce service à une

personne ordinaire. Elle revint à elle à force de soins , & retrouvant assez de présence d'esprit pour ne laisser rien échapper qui pût faire connoître sa naissance & son aventure , elle ne s'apperçut pas plutôt qu'elle avoit l'obligation de son salut à un Capitaine François , qu'elle résolut de s'en faire une ressource dans son malheur. Une extrémité si terrible étoit un remède assez puissant contre l'amour. Oubliant le Duc de Sommerfet , & ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté , elle engagea le Capitaine à la tenir cachée jusqu'à son départ , pour la conduire en France avec lui. Leur voyage se fit heureusement. Marguerite Stuard arrivoit à Paris dans le même tems, pour aller épouser le Dauphin. La rencontre de cette Princesse fut une nouvelle faveur du Ciel pour Mylady Nevill. Sans lui faire l'aveu de sa foiblesse pour le Duc de Sommerfet, elle lui fit un récit si touchant de son infortune, qu'elle obtint avec sa compassion & son amitié la liberté de vivre auprès d'elle sous un déguisement qui trompa toute la Cour de France.



La Reine Marguerite n'avoit pas douté , en recevant cette confiance à Abbeville , qu'une si odieuse action du Ministre d'Angleterre ne servît quelque jour au dessein qu'elle avoit déjà formé de le détruire ; sans compter l'esperance qu'une Maison aussi puissante que celle des Nevills n'auroit pas besoin d'autre motif pour s'attacher à elle , & pour entrer ardemment dans ses intérêts. Elle avoit voulu se donner le tems d'observer la disposition des esprits , & de menager celui du Roi, avant que de s'ouvrir au Comte de Salisbury. Mais la mort de la Duchesse de Sommerfet, qui arriva dans cet intervalle , lui fit croire que les délais étoient inutiles à l'égard du Duc. Il lui parut impossible qu'il n'eût pas conservé un souvenir assez tendre de Mylady Nevill , pour ne pas regarder comme le plus grand bonheur de sa vie de la retrouver dans un tems où il pouvoit se livrer à toute l'inclination qu'il avoit eue pour elle ; & peut-être fut-elle sollicitée par Mylady même , qui ne s'étoit pas retrouvée proche d'un homme qu'elle avoit tant aimé ,

sans avoir senti renaître toute l'ardeur de sa passion.

Il ne falloit pas beaucoup de mesures pour apprendre au Duc une nouvelle qui devoit le combler de joie. Marguerite s'étant réservée à elle-même cette satisfaction , le fit avertir de se rendre secrètement auprès d'elle , & sans lui faire acheter ses éclaircissemens trop cher , elle lui raconta naturellement ce qu'il avoit à espérer de sa bonté , s'il étoit capable de prendre quelque attachement pour ses intérêts. Elle eut bien moins de peine à tirer de lui toutes les promesses dont elle faisoit dépendre son bonheur , qu'à le persuader de la vérité de ce qu'il avoit entendu. Il étoit encore passionné pour la mémoire de Mylady Nevill , qu'il croyoit morte. Qu'étoit-ce de la trouver non-seulement vivante , mais si proche de lui , qu'on lui promettoit de la faire paroître au même moment ? Après avoir juré à la Reine un dévouement aveugle , & contre le Ministre une affreuse haine , qui ne s'éteindroit jamais que par la plus cruelle vengeance , il la conjura de ne pas différer un mo-

ment à lui rendre le seul objet pour lequel il vouloit vivre. Elle y consentit , mais ce fut à des conditions fort dures , auxquelles il ne balança pas néanmoins à se soumettre. La premiere fut qu'après l'avoir vûe une seule fois , pour s'assurer de la verité de son aventure & de la perseverance de ses sentimens , il renonceroit à la voir jusqu'à la chute du Duc de Glocester. Elle vouloit soutenir par cette contrainte l'ardeur dont elle le voyoit enflammé. La seconde condition qu'elle lui imposa , fut qu'il feindroit d'être mal avec elle-même , aussi long-tems qu'elle le jugeroit necessaire pour le succès de leurs vûes communes ; enfin , qu'après avoir engagé tous ses amis dans le projet d'abaisser la puissance du Ministre , il se chargeroit de porter au Parlement les plaintes de la Nation contre l'abus que le Duc de Glocester faisoit de l'autorité du Roi.

La derniere de ces Loix auroit paru la plus revoltante à un homme du caractere de Sommerfet , s'il eût été capable de trouver quelque chose de difficile après s'être soumis à

la premiere. Dailleurs , le désir de la vengeance le possédoit déjà autant que tous les feux de l'amour. Quoiqu'il eut fait profession jusqu'alors de quelque attachement pour le Ministre , il s'engagea à sa ruine par les plus redoutables sermens , & les promesses de grandeur dont la Reine crut lui faire un autre motif , lui parurent indignes des deux puissans intérêts qui échauffoient son cœur. Il vit Mylady Nevill avec des transports qui ne peuvent être représentés. Elle les partagea , & ce spectacle charma la Reine. Mais plus sensible à l'ambition qu'à la tendresse , elle les interrompit bientôt pour proposer à Somerset , sur qui elle faisoit désormais autant de fond que sur le Marquis de Suffolk , de pressentir les dispositions du Comte de Salisbury pour sa fille. Autant qu'elle prevoyoit d'avantages à s'attacher ce Seigneur & le Comte de Warvick son fils , autant craignoit-elle d'y trouver de difficulté , par l'étroite liaison qu'ils avoient conservée avec le Duc de Gloucester. L'intérêt d'une fille dont on leur avoit représenté la conduite

avec les plus noires couleurs , avoit été sacrifié par le Comte à la fortune de son fils. Il avoit approuvé son cruel châtimement , & la Reine se formoit une idée terrible d'un pere qui avoit oublié si facilement les droits de la nature.

Cependant , Sommerfet entreprit de lui faire cette conquête , & se flatta d'autant plus d'y réussir , qu'ayant déjà formé dans son cœur la résolution d'épouser sa fille , il comptoit que l'aveu qu'il pensoit à lui faire de son commerce avec elle , & du dessein où il étoit de le reparer par un mariage éclatant , lui serviroit de prétexte pour revenir aux sentimens paternels. Mais à force de precautions , la Reine manqua le seul moyen qui pouvoit assurer son dessein. La crainte de se commettre imprudemment en faisant au Comte l'ouverture de toutes ses vûes avant que de connoître ses sentimens pour sa fille , lui fit recommander soigneusement au Duc de Sommerfet de lui cacher tout ce qui avoit rapport à ses projets de gouvernement ; & pour séduire un ambitieux qui n'avoit sacrifié sa fille ,

au Ministre que dans l'esperance d'élever sa fortune , il falloit commencer au contraire par flatter son ambition , pour lui faire reprendre les sentimens qu'il devoit à sa fille.

Sommerfet ne laissa point d'employer toute son adresse à cette entreprise. Il vit le Comte. Il lui apprit que le bruit qui s'étoit repandu de la mort de Mylady Nevill étoit un bruit faux qui se trouvoit heureusement détruit par des nouvelles certaines de sa vie & de sa santé ; & profitant de la surprise où ce discours le jettoit , il continua de lui raconter la part qu'il avoit eue à l'infortune de sa fille par des excès de tendresse auxquels il confessa qu'elle n'avoit point été insensible. Sans lui apprendre qu'elle fût revenue en Anglererre , & sans lui déclarer même qu'il fut informé de la barbarie du Duc de Gloucester , il justifia sa fuite par la repugnance qu'elle avoit eue pour un mariage qui bleissoit ses inclinations ; & sa conduite , par la sainteté de l'azyle qu'elle s'étoit procurée en France , sous la protection & dans le Palais même de la Dauphine. Enfin , remer-

étant le Ciel de se trouver libre par la mort recente de sa femme , il ne fit pas difficulté de demander au Comte la permission d'épouser Mylady Nevill , & il joignit à cette prière tout ce qui pouvoit le persuader du prix qu'il attachoit à son alliance.

Sa pensée étoit , qu'après avoir reveillé les sentimens de la nature dans le cœur du Comte , & l'avoir disposé par sa proposition à rendre ses bonnes grâces à sa fille , il lui seroit aisé de l'irriter contre le Ministre , en lui apprenant à quel excès il s'étoit porté contre une femme sur laquelle il n'avoit encore aucun droit. Mais un caractère aussi inflexible que le Comte n'étoit pas capable de revenir aisément de ses preventions. C'est l'opinion la plus favorable qu'on puisse prendre de sa réponse. Loin de paroître attendri de ce qu'il venoit d'entendre , ou d'être satisfait des offres du Duc , il laissa échapper un torrent d'injures contre sa fille , & protestant qu'il prenoit aussi peu d'intérêt à sa vie qu'à sa fortune , il jura que s'il souhaitoit de la revoir , c'étoit pour la punir

d'une main plus sûre que celle du Duc de Gloucester.

C'en étoit trop pour Sommerfet , qui connoissoit l'opiniâtreté de ce farouche vieillard. Il le quitta sans s'ouvrir davantage , en le priant de faire attention seulement que dans les idées où il étoit , son propre honneur l'obligeoit au silence. La Reine fut extrêmement sensible aux refus que le Duc de Sommerfet avoit essuyés. Elle désespéra de réussir mieux qu'un homme à qui l'amour avoit servi d'éguillon , & qui souffroit beaucoup plus qu'elle de n'avoir rien obtenu. Mais en faisant cette réflexion , il lui échappa encore que c'étoit par d'autres voies que le Comte de Salisbury devoit être tenté. Elle le reconnut trop tard , & dans un tems où ce Seigneur se repentit peut-être lui-même de ne pouvoir réparer le tort qu'ils avoient eu l'un & l'autre.

Il lui restoit à gagner le Duc d'Yorck , dont la naissance & les qualités brillantes devoient être d'un grand poids dans le parti qu'il embrasseroit. Elle n'ignoroit point les vûes qu'il avoit eues sur elle ;



mais il étoit à presumer que la prudence les avoit étouffées comme la politique les avoit fait naître , & ce n'étoit pas sur un fondement si foible qu'elle se flattoit d'acquiescer quelque'ascendant sur son esprit. Suffolck , à qui elle proposa d'employer son habileté pour lui faire un si illustre Partisan , lui représenta avec beaucoup de sagesse , que si elle avoit quelque chose à désirer , c'étoit de pouvoir entretenir le Duc dans le repos auquel il paroïsoit se borner , & d'éviter également de lui donner trop de part à sa confiance , ou de s'en faire un ennemi. La haine d'un Prince qui ne connoissoit que trop ses avantages , & qui auroit joint aux droits de la Maison d'Yorck quelque juste sujet de ressentiment qui auroit pûveiller ses prétentions & son courage , étoit non-seulement ce qu'il y avoit de plus redoutable pour la tranquillité de son regne , mais un obstacle presque'infailible au grand dessein qu'elle brûloit d'exécuter. Il ne falloit pas mettre le Roi dans la nécessité de revenir à son oncle pour l'opposer aux entreprises d'un Ri-

val contre lequel il ne supposeroit jamais qu'elle eût assez de ressources & de fermeté pour le défendre. D'un autre côté, s'il paroïssoit qu'elle ne pouvoit choisir un meilleur appui contre le Ministre, elle devoit comprendre que c'étoit changer seulement d'esclavage, & que le Duc lui feroit payer bien cher le secours qu'il lui auroit accordé; pourvu même qu'il ne se prevalût point des avantages qu'il ne manqueroit pas d'en tirer, pour oublier bientôt qu'il avoit un Maître, & pour se souvenir qu'il avoit d'autres fruits à pretendre de ses services. Elle se rendit à la force de ce conseil, & le parti de la simple politesse auquel elle se reduisit avec le Duc lui auroit reussi constamment, si d'autres intrigues n'avoient porté dans la suite cet esprit inquiet à des résolutions violentes.

Cependant, tout sembloit se réunir pour avancer naturellement l'ouvrage auquel on apportoit tant d'efforts & de soins. Le Roi pénétré des derniers conseils de Marguerite, ne voyoit plus son Ministre qu'avec des marques de froideur & d'embarras,

d'embarras , qui ne purent échapper long-tems, aux yeux du public. Il affectoit de condamner tout ce qui avoit passé par ses mains, & paroissant résolu de prendre lui-même la conduite de ses affaires , il entreprenoit fort souvent ce qu'il n'auroit point été capable d'exécuter si la Reine ne s'étoit toujours présentée à propos pour le délivrer de la meilleure partie du fardeau. C'étoit dans ces occasions qu'elle ne manquoit point de lui faire remarquer combien il est à désirer pour un Roi de partager ses soins avec une personne assez à lui pour le soulager sans lui dérober sa gloire. Il sortoit de son cabinet avec autant de complaisance dans son ouvrage , que s'il eût rétabli l'ordre & la paix dans le monde entier. On n'auroit osé vanter devant lui le travail du Ministre , parce qu'il auroit paru choqué d'une comparaison si offensante. Ainsi la faveur du Duc de Gloucester baissoit de jour en jour , & l'autorité de la Reine augmentoit à proportion qu'elle se rendoit nécessaire à la vanité de son mari. Elle se persuada

enfin que l'empire qu'elle avoit gagné sur lui par ce foible , ne lui laissoit plus rien à redouter ; & c'étoit à ce point qu'il lui tardoit de se voir , pour tirer tout le fruit qu'elle avoit espéré de son adresse.

Sommerfet , chargé d'un Memoire où elle avoit recueilli tous les reproches qu'on avoit faits au Duc depuis son administration , se presenta un jour à la porte du cabinet du Roi , dans le tems qu'elle y étoit à travailler avec ce Prince , & que le Duc venoit d'y être appelé sous quelque prétexte. Quoiqu'il se fût fait annoncer pour une affaire de la dernière importance , & que l'air dont il se presenta au Roi répondit à ce début , il affecta une surprise extrême en appercevant le Ministre , & feignant aussitôt de se retirer , il s'excusa sur l'esperance qu'il avoit eue de trouver le Roi seul. La Reine lui donna ordre de demeurer , en lui représentant qu'il y devoit mettre peu de difference , puisqu'il ne trouvoit avec lui qu'elle & son Ministre. Ayant reçu le même ordre de la bouche du Roi , il parut s'exciter

à la hardiesse , comme s'il eut été pressé , par un grand intérêt , de révéler promptement ce que d'autres raisons l'obligeoient à cacher dans une conjoncture qu'il n'avoit pas prévue ; & sans faire attention plus long-tems au Ministre , il offrit son Mémoire au Roy, en lui disant qu'un Sujet de sa sorte n'étoit point capable d'une fausse crainte , lorsqu'il étoit question du service de l'Etat & de la gloire de son Maître. Il ajouta que son Mémoire contenant des accusations de la dernière importance contre le Duc de Gloucester , il n'étoit pas fâché qu'il se trouvât présent , pour y reconnoître ses crimes , ou pour s'en justifier.

L'embarras de Henri auroit peut-être fait manquer le succès de cette scène , si Marguerite affectant de s'allarmer pour la sûreté de son mari & pour celle du Royaume , n'eût imposé silence au Duc , qui prenoit déjà le ciel à témoin de son innocence. Lisons , reprit la Reine. Le Mémoire contenoit un grand nombre d'articles , dont le plus important & celui qui servoit de prétexte

à l'empressement du Duc de Somerset , regardoit la Guyenne. Il s'y étoit fait un soulèvement contre le Gouvernement Anglois par les intrigues du Comte d'Armagnac , qui cherchoit à se venger du mépris que l'Angleterre avoit fait de sa fille. La part que le Duc de Gloucester avoit eu au projet de cette alliance le faisoit soupçonner d'être entré dans le ressentiment du Comte , & depuis la diminution de sa faveur , ses ennemis l'accusoient ouvertement de penser à se faire un Etat independant dans cette Province. Mais comme il ne paroît par aucun témoignage que cette accusation ait jamais été prouvée , il y a beaucoup d'apparence qu'on ne commençoit par cet article que pour donner plus de considération à ceux qui le suivoient , comme on s'étoit promis que les preuves dont on étoit en état d'appuyer les autres , pourroient communiquer plus de vraisemblance au premier. Entre plusieurs Chefs qui regardoient l'infraction des loix du Royaume , & l'abus de l'autorité du Roi dans le cours d'une longue administration ,

on avoit peint des plus horribles couleurs le meurtre d'Anne Nevill ; & quoiqu'on feignît d'en ignorer les principales circonstances , on insistoit sur le fond de cette cruelle aventure comme sur une barbarie sans exemple. Le Duc de Gloucester fut d'abord frappé de cette imputation ; mais se rassurant aussi tôt par l'aveu qu'on faisoit d'en ignorer les circonstances , il protesta comme il avoit fait à chaque article , qu'on faisoit un tort cruel à son innocence. La Reine continua de lire , sans mêler la moindre reflexion à sa lecture , tandis que le Roi troublé de ce qu'il entendoit , osoit à peine lever les yeux sur l'accusé. Enfin , après cette odieuse énumération , Marguerite paroissant peser les faits & le desaveu du Duc , se tourna vers son mari : Comme il seroit dur , lui dit-elle , de condamner le Duc de Gloucester sans lui accorder la liberté de se défendre , il seroit aussi trop imprudent de négliger des accusations si graves. On ne peut soupçonner le Duc de Sommerfet de les faire au hazard. Ainsi le devoir de

Votre Majesté est d'en attendre les preuves. Ce discours étant concerté, Somerset ne balança point à répondre qu'il étoit prêt à les produire. Il offrit le choix de celles, par lesquelles il plairoit au Roi de commencer. Hé bien, reprit la Reine, en avez-vous d'assez fortes pour vérifier ce meurtre affreux dont vous accusez le Duc ? C'étoit donner des fausses espérances de protection au Ministre , qui se souvenant de l'aveu qu'on avoit fait d'ignorer les principales circonstances de cette accusation, se figura que la Reine ne demandoit la preuve de cet article que pour lui donner plus de facilité à se défendre. Il s'en applaudit d'autant plus que s'il y avoit d'autres Chefs sur lesquels il ne fut pas moins coupable , c'étoit de tous ses crimes celui qu'il croyoit le plus à couvert. Cependant , le Duc ayant demandé la permission de sortir un moment , revint presque aussitôt , accompagné de Mylady Nevill , qui s'étoit mise en longs habits de deuil.

Quoiqu'à l'âge où elle étoit , un intervalle de quelques années eût



mis beaucoup de changement dans sa taille & dans sa figure , le Duc de Glocester avoit encore son image trop présente pour ne pas la reconnoître aisément. Un spectre sorti de fond de l'abîme pour l'y entraîner après lui , n'auroit pas jetté plus de frayeur dans son ame , ni répandu plus de consternation sur son visage. Il se leva avec différentes marques de son agitation. Cependant , Mylady Nevill se jettant aux pieds du Roi , lui fit un discours touchant , dans lequel la cruauté du Duc , le secours du Ciel qui avoit pris soin de la sauver du poignard , & des flots de la Tamise , sa fuite en France & tout le reste de ses aventures fut exposé. Si elle avoit tardé si long - tems à faire entendre ses cris pour demander justice au Ciel & à la Terre , c'est que dans le degré de puissance où étoit le Duc , elle avoit encore appréhendé de trouver son Juge dans un ennemi si cruel. Elle avoit attendu que Sa Majesté eût pris les rênes de l'Etat , & comptant sur la protection d'un Prince si équitable , elle étoit venue de France , aussi - tôt

qu'elle s'étoit flattée de pouvoir rentrer en Angleterre sans retomber dans le sort qu'elle avoit eu le bonheur d'éviter.

Il est certain que foible & timide comme Henri l'étoit naturellement, il falloit une scene de cette nature pour le faire sortir de son irresolution. Tout ce qui ne se feroit point passé devant ses yeux n'auroit pas fait assez d'impression sur son esprit ; & dans le moment même qu'il étoit excité par un spectacle si présent, à peine osoit-il ouvrir la bouche pour adresser quelque reproche ou pour faire quelque interrogation à son oncle. La Reine y suppléoit par des questions pressantes, qui forcerent le Duc à l'avou particulier de son crime. Mais soit qu'elle crût avoir fait assez en tirant de lui cette confession, soit qu'elle se déhât de la preuve des autres Chefs, elle interrompit son entreprise pour représenter au Roi qu'une affaire si importante devoit être examinée dans une autre forme, & demandoit la prompte convocation d'un Parlement. Le Duc de Gloucester eut la

liberté de se retirer. Ceux qui ont été surpris qu'elle ne l'eût point fait arrêter sur le champ ont prétendu que n'en voulant point à sa vie , elle avoit souhaité qu'il profitât de cet intervalle pour quitter secrètement l'Angleterre ; & si le Duc étoit coupable de tous les excès qu'on lui reprochoit dans le Memoire , il est assez surprenant qu'il n'ait point pensé à se mettre à couvert par la fuite. Mais comme les autres Chefs d'accusations sont demeurés incertains par le silence des Historiens , on peut s'imaginer que ne se reconnoissant point d'autre crime que celui qu'il avoit confessé , il esperoit le faire passer pour un transport de jalousie dont la justification pouvoit dependre des preuves qu'il auroit apportées de l'infidelité de Mylady Nevill , & qu'il aima mieux faire tête à cette accusation , au risque de perir en se defendant , que de faire croire par sa fuite qu'il passoit condamnation sur toutes les autres.

Quoiqu'il en soit , le Roi en ayant remis la discussion & le jugement à l'assemblée de son Parlement , qui fut convoqué à Edmundhury , fit

avertir le Duc de s'y rendre pour répondre à ses accusateurs. Cette manière extraordinaire de procéder venoit peut-être encore de la Reine , qui vouloit lui laisser le tems d'ouvrir les yeux sur la nécessité où elle le croyoit de fuir , mais l'expliquant sans doute autrement , ou ne s'imaginant pas du moins qu'après être sorti libre du cabinet du Roi , il dût appréhender d'être si-tôt arrêté , il s'obstina à demeurer tranquille dans sa maison. Cette sécurité fit naître d'autres allarmes à la Reine & au Duc de Sommerfet. Ils commencerent à se defier de l'ascendant qu'une longue habitude lui avoit donné sur l'esprit du Roi. La foiblesse de ce Prince leur fit craindre quelque retour de bonté , qui étoit capable de leur faire perdre tout le fruit de leurs peines. Ils lui représenterent qu'après l'aveu que le Duc de Gloucester avoit fait d'un crime odieux , il ne convenoit pas qu'il parût au Parlement avec l'air d'un accusé dont l'innocence étoit douteuse. La resolution de l'arrêter fut prise sur leurs instances , & l'exécution confiée au Vicomte de

*Beaumont* , Lord Connétable d'Angleterre. Le Duc reconnut trop tard qu'il avoit manqué de prudence, & il ne put s'empêcher, en remettant son épée au Vicomte, de lui dire avec un profond soupir , que ses ennemis avoient prévalu sur la bonté du Roi son neveu.

Le Marquis de Suffolck n'avoit pas eu moins de part que le Duc de Sommerfet à cette intrigue , quoique la Reine eût souhaité qu'il ne parût pas s'y mêler. Dans le dessein où elle étoit de le faire succéder au Ministre pour gouverner l'Etat sous ses ordres , elle ne vouloit pas qu'on pût le soupçonner d'avoir contribué à sa ruine , & c'étoit un menagement qu'elle croyoit devoir au Peuple , à qui elle sçavoit que le Duc étoit assez cher pour en être vivement regretté. Cependant , comme Suffolck passoit pour le confident de cette Princesse, & qu'il avoit été employé non-seulement pour la negociation de son mariage, mais encore pour la cession des deux Provinces , qu'il avoit été chargé de remettre lui-même au Roi de Sicile; il n'y eut personne qui ne fît retomber sur

lui la disgrâce du Duc de Glocester ; & qui ne le regardât d'avance comme le successeur que la Reine destinoit à cet infortuné Ministre. Le Duc de Sommerfet , à qui l'amour avoit fait mépriser les interpretations du Public , fut assez heureux pour être excusé dans l'esprit de la multitude, par son caractère, qui le rendant extrêmement jaloux de la gloire & des intérêts de la Nation , pouvoit l'avoir porté trop aisément à s'alarmer du projet ambitieux qu'on attribuoit au Ministre ; & sa facilité même à se laisser gagner par cette crainte , passa pour l'effet des artifices de Suffolck , & ne servit qu'à le rendre plus odieux. Ces bruits , que Sommerfet ne put ignorer , l'exciterent peut-être à pousser la vengeance de Mylady Nevill beaucoup plus loin qu'il n'eût osé , s'il eût eu le Jugement & la haine du Public à redouter.

Le Duc de Glocester avoit été conduit à la Tour , & n'espérant plus de faveur après une demarche si éclatante , ils s'occupoit à préparer sa défense. On ne l'avoit point resserré avec tant de rigueur qu'on

lui eût interdit la vûe de ses parens & de ses amis. Il tomba dans l'esprit à Sommerfet , que pour retablir Mylady Nevill dans l'estime de son pere, il devoit non-seulement faire entendre au Ministre que ce seroit rendre sa cause plus mauvaise que de noircir la réputation de cette Dame dans ses defences, mais lui faire même envisager quelque adoucissement de la part de ses accusateurs , s'il vouloit reparer par un desaveu formel les impressions qu'il avoit communiquées au Comte de Salisbury. Ce dessein étoit excusable dans un homme qui pensoit à faire sa femme de Mylady Nevill. Il se menagea secretement le moyen de voir le Duc de Glocester dans sa Prison , & rejetant le mauvais office qu'il lui avoit rendu sur la necessité du service de l'Etat qui lui en avoit fait un devoir , il lui decouvrit sans aucune marque de haine , que c'étoit avec lui que Mylady Nevill avoit eu des liaisons de tendresse dans le tems qu'il avoit pensé lui-même à l'épouser. A cette declaration , il joignit l'aveu des sentimens qu'il conservoit encore pour elle ; & l'af-

furant qu'il n'y avoit point d'obstacle qu'une si vive passion ne le rendît capable de surmonter , il lui fit entendre que dans l'extremité où il le voyoit réduit , il connoissoit encore des ressources qui pouvoient le garantir de sa ruine , si au lieu de noircir Mylady Nevill par des recriminations outrageantes, il vouloit réparer le tort qu'il lui avoit déjà fait dans sa famille , & promettre de ne lui en faire aucun dans le Public. Songez , lui dit-il , que la perte de sa reputation seroit une vengeance fort inutile pour vous , puisqu'elle ne peut rien changer au crime dont elle vous accuse , & qu'en gardant pour elle un menagement dont il est impossible qu'elle ne soit pas touchée , vous rendez votre défense beaucoup plus aisée par l'avantage que vous obtenez sur les plus redoutables de vos ennemis.

La haine & la vengeance sont quelquefois si aveugles, qu'elles se trompent jusques dans les moyens qu'elles employent pour se satisfaire. Loin de se laisser persuader par ce raisonnement , le Duc de Glocester le regarda comme une imprudence ex-



trêmement favorable pour lui , dans un homme qu'il ne pouvoit prendre effectivement que pour un ennemi déclaré. L'infidélité de Mylady Nevill se trouvoit verifiée par sa bouche , & c'étoit à quoi il avoit apprehendé de ne pouvoir parvenir pour justifier l'excès de ses anciennes fureurs. Il decouvroit même dans son accusateur un Rival intéressé à sa perte , & qu'il lui étoit aisé par conséquent de rendre suspect à ses Juges. Enfin , la joye de se voir fournir des armes pour se défendre, par ceux qui avoient conspiré sa ruine , l'espoir de s'en servir heureusement contre eux-mêmes , l'indignation de se voir encore insulté par des offres qui lui parurent une nouvelle trahison , que dirai-je ? la haine qu'il devoit à son Delateur , & peut - être un reste de fureur jalouse , ne lui laisserent pas assez de liberté d'esprit pour deguiser ses projets de vengeance , & pour modérer l'excès de son ressentiment. Il reçût la proposition de Somerset comme un outrage , & le traitant lui-même avec la dernière fierté , il lui promit de ne rien ménager

pour sa defense , comme on n'avoit rien épargné pour le perdre par d'indignes accusations. Sommerfet se fit repeter plusieurs fois cette menace ; & le voyant obstiné à n'en rien relâcher , il se jetta sur lui , le terrassa , & le fit étrangler en sa presence par quelques personnes apostées pour le soutenir. Ensuite , l'ayant fait mettre fort soigneusement dans son lit , il se retira aussi secretement qu'il étoit entré , par le soin d'un Officier de la Tour qui l'avoit introduit avec ses gens.

Une execution si violente avoit sans doute été prévue , & l'on ne se figura point que le Duc de Sommerfet , qui avoit vécu jusqu'alors dans l'éloignement des affaires , & dont le credit étoit si recent , eût osé s'abandonner si temerairement à la vengeance de Mylady Nevill , sur un Prince du Sang qui étoit l'oncle du Roi , & jusqu'alors l'heritier presomptif de la Couronne , s'il ne s'étoit cru bien assuré de l'approbation de la Reine , & s'il n'eût peut-être agi par ses ordres. Les accusations intentées contre le Duc de Gloucester jettoient

cette Princesse dans une vive inquiétude. Il étoit incertain comment elles seroient reçues au Parlement , & si elles paroîtroient appuyées par d'assez fortes preuves. En supposant que la foiblesse des temoignages & la faveur du Peuple fissent triompher le Duc , n'étoit-il pas à craindre que son autorité ne reprît de nouvelles forces par l'impuissance des efforts qu'on auroit fait pour l'abattre ? & ne pouvoit-il pas se rendre d'autant plus redoutable qu'il auroit tout à la fois à confirmer son pouvoir & à venger ses injures ? C'étoit finir la querelle d'un seul coup , & la violence même qu'on employoit pour s'en défaire , devenoit un sujet d'épouvante pour ses Partisans. Aussi la Cour garda-t-elle un profond silence sur cette tragique aventure. On laissa au Peuple la liberté de plaindre un Ministre qu'il aimoit , & la Reine ne parut faire aucune attention aux emportemens de la douleur publique. Elle permit que le corps du Duc fût exposé pendant plusieurs jours , pour faire foi qu'il n'avoit aucune blessure , & que s'il

n'étoit pas mort par un accident naturel , il falloit qu'il se fût empoisonné ou étouffé lui-même , comme on avoit pris soin d'en répandre le bruit. En effet , la douleur du Peuple prit le change pendant quelque tems , & cette indifférence apparente de la Cour réussit mieux à le calmer que n'auroit fait tout autre artifice.

Mais on ne s'étoit pas porté à des extrémités si violentes pour n'en tirer aucun fruit. La Reine prit ouvertement l'administration des affaires ; & pour remplir les vûes qu'elle avoit sur le Marquis de Suffolck , elle commença par le faire créer Duc. Trop d'impatience à le combler ainsi de faveurs , fut encore une faute qu'elle eut à se reprocher. Les soupçons du Peuple se réveillèrent , en voyant traiter avec cette distinction celui qu'on regardoit depuis long-tems comme l'ennemi particulier du Ministre. On ne douta point que ce ne fût le prix de sa mort , & la haine contre Suffolck qui étoit déjà extrême depuis la cession de l'Anjou & du Maine , redoubla jusqu'au point de lui attirer dans

les rues de Londres plusieurs insultes qu'il prit le parti de dissimuler.

Le Duc de Somerset , par tant de conplaisance & de zèle pour les volontés de la Reine , ne s'étoit proposé jusqu'alors que de se rendre heureux avec Mylady Nevill , & cette passion qui l'occupoit uniquement , lui avoit fait fermer les yeux sur tous les dangers auxquels il s'étoit exposé. Mais voyant avec quelle ardeur le ressentiment du Peuple s'étoit ranimé , & ne doutant point que tôt ou tard on ne découvrit que la mort du Duc étoit son ouvrage , il crut que sa sûreté l'obligeoit de s'éloigner pour quelque tems de l'Angleterre. Il ne demanda à la Reine , pour récompense de ses services , que la permission d'aller épouser Mylady Nevill en Normandie. Avec les inclinations philosophiques auxquelles il n'avoit pas encore renoncé , son dessein étoit d'y mener une vie tranquille dans le sein de l'amour & de l'oïseté. Mais la Reine qui le connoissoit mieux qu'il ne se connoissoit lui-même , & qui lui avoit découvert un fond d'esprit & de hardiesse

dont elle avoit d'autres avantages à recueillir , ne consentit point au désir qu'il marquoit d'abandonner les affaires. Elle lui proposa de se charger de la Régence de France , qui avoit été confiée depuis quelque tems au Duc d'Yorck. C'étoit une entreprise dangereuse , mais qui le paroissoit encore moins à cette Princesse , que l'aveugle confiance avec laquelle on avoit abandonné au Duc d'York un Poste de cette importance. Quoiqu'elle n'eût osé s'y opposer , dans un tems où elle avoit encore à craindre de s'en faire un ennemi , elle se souvenoit de l'avis de Suffolck qui lui avoit fait appréhender également d'accorder trop de puissance au Chef d'une Maison redoutable à celle de Lancastre. D'ailleurs , le moyen le plus certain d'assurer son autorité , étoit d'avoir en France un Régent qui fût dévoué à ses ordres ; & les droits qu'elle avoit acquis sur le Duc de Sommerset étoient des garants perpétuels de sa fidélité.

Mais rien ne l'attacha tant à cette résolution que les derniers conseils du Cardinal de *Winchester* .

Prince de la Maison Royale de Lancastre. Ce Prélat , le plus riche de son siècle , avoit toute sa vie balancé le pouvoir du Duc de Gloucester son neveu. Ses richesses & la dignité de Grand-Chancelier dont il étoit revêtu, lui avoient fait dans l'Etat un parti si considérable , qu'ayant été chargé plusieurs fois des plus odieuses accusations par le Ministre , il s'étoit toujours relevé avec assez de bonheur & d'éclat pour faire trembler son accusateur , en l'exposant à son tour aux mêmes craintes & aux mêmes dangers. Leur haine étoit venue d'une passion dereglée qu'ils avoient eue l'un & l'autre pour *Eléonor Cobham* , fille de qualité , aussi dangereuse par sa beauté que par ses artifices. Après avoir long-tems trompé l'oncle & le neveu , elle s'étoit enfin livrée au premier, lorsqu'elle avoit vû le Duc de Gloucester épouser *Jacqueline* de Brabant. Mais les difficultés que le Duc trouva dans son mariage l'ayant obligé de se soumettre à la Sentence du Pape , qui le déclaroit nul , elle forma des esperances plus ambitieu-

ses & les menagea si adroitement ; qu'elle mit enfin le Duc de Gloucester dans la necessité de l'épouser. La tendresse du Cardinal se changea en haine après cette trahison , & ses projets de vengeance se tournerent également contre la Duchesse & contre son neveu. Il fut servi si fidelement par ses Espions, qu'ayant appris que la Duchesse par une curiosité assez ordinaire aux femmes ; avoit de frequentes conferences avec un Personnage qui passoit pour Necromantien , & avec une femme qui avoit la reputation d'être Sorciere , il engagea plusieurs personnes à former contre elle une accusation de haute trahison. On lui imputa d'avoir composé avec ces deux confidens une image de cire , qui representoit le Roi , dans l'esperance qu'en la faisant fondre par degrés, les forces du Roi diminueroient insensiblement , & qu'il perdrait enfin la vie aussi-tôt que l'image seroit entierement fondue. Le dessein qu'on attribuoit à la Duchesse étoit de faire tomber la Couronne sur la tête de son mari , & comme on ne pouvoit supposer qu'elle eût



formé ce projet sans sa participation , on esperoit d'envelopper le Duc dans le crime & dans le châti-  
ment. La Duchesse avoua qu'elle  
avoit prié le Nécromancien & la fem-  
me de lui composer un Philtre , pro-  
pre à fixer l'inconstance de son mari.  
Mais quoique cet aveu n'eût rien  
de commun avec l'attentat dont elle  
étoit accusée , le Cardinal avoit  
pris des mesures si infaillibles, que le  
Nécromancien fut condamné à être  
pendu, la femme à être brûlée, & la  
Duchesse à faire amande honorable  
dans l'Eglise de Saint Paul , & à être  
renfermée dans une prison perpe-  
tuelle. Une mortification si sanglan-  
te pour le premier Prince du Sang ,  
qui avoit été le Protecteur du  
Royaume , & qui en étoit encore  
le premier Ministre , avoit fait mon-  
ter sa haine au comble contre celui  
dont il n'ignoroit pas que l'outrage  
étoit venu ; mais il le voyoit si puis-  
sant , qu'il avoit été contraint de  
supprimer jusqu'à ses plaintes , pour  
ne lui pas donner occasion de s'at-  
taquer directement à lui-même.  
Le Cardinal , qui ne pouvoit dou-  
ter , de son côté , qu'un ennemi ir-

rité par de si cruelles offenses , ne cherchât l'occasion de le perdre , se mit à couvert de toutes sortes d'atteintes pour une precaution fort singuliere : Il obtint des Lettres du Grand Sceau , par lesquelles le Roi lui accordoit une abolition generale de tous ses crimes , depuis la creation du Monde jusqu'au jour dont cet acte d'Amnistie portoit la datte.

Dans ces dispositions , qui ne se relâcherent jamais entre l'oncle & le neveu , la mort du Duc de Gloucester avoit été la plus agreable nouvelle qui pût arriver au Cardinal. Elle avoit été tout à fait imprevue pour lui , parce que la Reine redoutant son crédit , avoit moins pensé à lui communiquer ses projets & à l'employer contre son neveu , qu'à l'éloigner lui-même de toutes les occasions de penetrer ses vûes & de prendre de la jalousie de son autorité. Plus esclave que jamais de ses plaisirs à l'âge où il étoit , il s'étoit retiré depuis quelque tems dans sa Maison de Campagne , par une espèce de lassitude du mal qu'il avoit fait au Duc, & des inquietudes que lui avoient  
causées

causées celui qu'il en pouvoit recevoir. Il y menoit une vie délicieuse , lorsqu'il y avoit appris sa disgrâce & sa mort. L'habitude de nuire & quelques bruits dont il avoit demêlé fort habilement la vérité , lui avoient fait penetrer toute la part que la Reine avoit à cette catastrophe. Il lui écrivit pour la féliciter du succès de son entreprise. Ses termes étoient vagues sur ce qui avoit rapport à elle ; mais ne dissimulant point la joie qu'il ressentoit de la mort du Duc , il en parloit comme d'un service qu'on lui avoit rendu. A peine cependant jouît-il de cette satisfaction plus d'un mois. Une maladie mortelle l'ayant réduit en peu de jours à l'extrémité , ce fut dans ces derniers momens qu'il écrivit un autre lettre à la Reine , par laquelle il lui marquoit tout ce que son expérience lui avoit fait connoître de plus utile pour l'intérêt de la Maison de Lancastre. Il traitoit de faute inexcusable la facilité du Roi , ou plutôt celle du dernier Ministre à confier la Regence de France au Duc d'Yorck. On y étoit tombé plu-

sieurs fois avec le même aveugle-  
 ment depuis la mort du Duc de  
 Betfort. Et comme s'il eût prévu  
 les divisions funestes qui menaçoient  
 l'Angleterre , il n'attribuoit tous les  
 maux que le Royaume avoit à crain-  
 dre qu'à l'imprudence de son ne-  
 veu , qui avoit nourri par des égards  
 continuels la puissance & l'orgueil  
 d'un rival si dangereux. Ce conseil ,  
 le meilleur peut-être qu'il eut jamais  
 donné pour la sûreté de sa maison  
 & pour le repos de sa patrie , fut  
 la dernière action de sa vie Il ex-  
 pira , si l'on en croit quelques Hi-  
 storiciens , en reprochant au Ciel de  
 n'avoir pas mis plus de différence ,  
 pour la durée , entre la vie des per-  
 sonnes aussi heureuses que lui , &  
 celle du dernier des misérables.

La Reine ayant donc trouvé  
 dans sa lettre la confirmation du  
 sentiment de Suffolck , se déterminâ  
 tout d'un coup à charger le Duc de  
 Sommerfet de la Regence , & le  
 pressa même de partir promptement  
 pour aller prendre possession de cet  
 Emploi. Les François commen-  
 çoient à se lasser de la Trêve , &  
 prenant occasion de l'Escalade de

Fougères qui avoit été emportée pendant la nuit par *Surienne*, Gouverneur de la Basse Normandie pour l'Angleterre, ils armoient avec une chaleur qui faisoit craindre de voir bientôt la Guerre ouvertement rallumée. Ils ne pouvoient choisir un tems plus favorable. L'Angleterre avoit peu de Troupes en Normandie, & toutes les Places étant aussi mal pourvûes d'hommes que de Munitions, le Roi Charles espéroit qu'un peu d'ardeur & de diligence le mettroit bientôt en possession de cette belle Province. Les Historiens qui ont favorisé la Maison de Lancastre attribuent ce désordre aux intrigues du Duc d'York, qui dans le dessein qu'il méditoit déjà de faire valoir ses droits sur la Couronne vouloit s'assurer le secours de Charles par le sacrifice de tout ce que les Anglois possédoient en France. D'autres aussi favorables à ce Prince qu'ils paroissent opposés à la Reine, ont prétendu que les Anglois ne doivent accuser qu'elle de toutes les pertes qu'ils essuyèrent bientôt successivement, & que se voyant encore sans enfans,

elle étoit d'intelligence avec les ennemis de la nation. Ils ajoutent qu'ayant deux buts differens , l'un de rendre service à la France , & l'autre , de ruiner le Duc d'Yorck dans l'esprit des Anglois , elle avoit trouvé fort adroitement le moyen de les reunir tous deux , en laissant aux François le tems d'avancer le progrès de leurs armes , & en ôtant au Duc toutes sortes de moyens de leur résister , pour faire tomber sur lui la haine des pertes publiques. Quoiqu'il en soit , la Conquête de la Normandie ne couta qu'une Campagne au Roi Charles , & le Duc de Sommerfet n'arriva dans cette Province que pour être témoin des avantages continuels de la France.

Il emporta un chagrin , auquel il auroit été beaucoup plus sensible s'il en eût pénétré la cause avant son départ. Mylady Nevill , dont il croyoit posséder le cœur à tant de titres , refusa de l'épouser & de le suivre , sous un prétexte auquel il sembloit qu'il n'eût point de justes plaintes à opposer , mais qui n'étoit que le voile d'un changement fort

extraordinaire. La raison qu'elle lui apporta , & qu'elle fit goûter à la Reine , fut qu'étant plus mal que jamais avec son pere depuis la mort du Duc de Glocester , elle vouloit prendre le tems de l'appaiser par ses respects , & de le faire consentir à son mariage. Cette excuse satisfit d'autant plus aisement la Reine , qu'elle regardoit la reconciliation du Comte de Salisbury avec sa fille comme un moyen presque sûr de faire entrer le pere & le fils dans ses intérêts. De tous les Seigneurs de la Cour qui avoient été attachés au Ministre , ils étoient presque les seuls qu'elle regretât de n'avoir pû gagner par ses caresses & par ses bienfaits. Mais il se passoit d'autres mouvemens dans le cœur de Mylady Nevill. Par une inconstance qui fait honneur à la bonté de son caractère , le Duc lui étoit devenu odieux depuis qu'il l'avoit vengée. Elle ne retrouvoit plus le Heros qu'elle avoit aimé dans un homme qui avoit assassiné son ennemi de sang froid , & qui avoit abusé de l'avantage de sa situation pour étrangler de ses propres mains un mal-

heureux qu'il avoit trouvé sans défense. Ce sentiment que le Duc avoit fait naître lui-même par l'air de joye & de complaisance avec lequel il lui avoit raconté cette funeste exécution, avoit éteint l'amour dans son cœur jusqu'à lui donner du dégoût pour celui dont elle avoit fait long-tems son idole.

Cependant, elle déguisa si bien ses dispositions, qu'il n'emporta que le regret de voir son bonheur différé. Mais comme elle étoit faite pour la tendresse, il lui fut difficile de demeurer long-tems libre après s'être guérie de sa première passion. Le Duc d'York arriva de Normandie. Quelque ressentiment qu'il conservât de l'affront qu'il venoit de recevoir, il parut à la Cour avec une profonde dissimulation, sous laquelle il cachoit si adroitement ses desseins de vengeance, qu'il trompa jusqu'aux yeux de la Reine. Les plaisirs parurent l'occuper uniquement; & pour donner plus de vraisemblance à ce rôle, il affecta de s'attacher à Mylady Nevill, dont la beauté faisoit l'admi-



ration de toute l'Angleterre. Une passion dont il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement , devint pour l'un & pour l'autre la plus importante affaire de leur vie.

La Reine , à qui cette nouvelle liaison n'échappa point , auroit pensé sans doute aux avantages qu'elle en pouvoit tirer , si elle n'eût été distraite par d'autres soins qui demandoient toutes les forces de son attention. Mais le fond qu'elle faisoit sur l'attachement de Mylady Nevill , l'ayant persuadée trop aisément qu'elle pouvoit se reposer de ses intérêts sur elle , rien ne l'occupoit si fortement que les embarras du Duc de Suffolck contre lequel toute la Nation paroissoit soulevée. Comme le respect arrêtoit encore les plaintes qui pouvoient aller jusqu'à elle , on les tournoit vers celui qui gouvernoit avec une autorité absolue sous ses ordres. La perte de la Normandie presque entière , après tant de sang versé pour la conquérir , avoit enfin excité ouvertement l'humeur impatiente des Anglois. Tout retentissoit d'accusations & de menaces. “ On disoit pu-

„ bliquement que le Duc avoit tra-  
 „ hi l'Etat , & que le Maine , cette  
 „ clef de la Normandie , avoit été  
 „ livré aux François pour faire reuf-  
 „ fir un mariage qui n'étoit avan-  
 „ tageux qu'à lui. On l'accusoit d'a-  
 „ voir ôté la vie au Duc de Glo-  
 „ cester , de peur que ce Prince  
 „ clairvoyant ne découvrit ses tra-  
 „ hisons. On se plaignoit qu'il y  
 „ avoit peu de gens habiles dans le  
 „ Conseil , & qu'il y en avoit en-  
 „ core moins de vertueux ; qu'on  
 „ avoit affecté au contraire de le  
 „ remplir de Conseillers vicieux ,  
 „ sans principes d'honneur & de  
 „ Religion , dont tout le merite  
 „ étoit un aveugle dévouement  
 „ pour le ministère , & qu'il en étoit  
 „ de même de tous ceux qui se  
 „ trouvoient revêtus des Charges  
 „ publiques ; enfin , sans porter en-  
 „ core la hardiesse jusqu'à nommer  
 „ la Reine , on se plaignoit d'un  
 „ gouvernement qui s'exerçoit avec  
 „ une hauteur insupportable , &  
 „ qui reduisoit à l'Esclavage une  
 „ Nation libre , accoutumée à vivre  
 „ dans la seule dépendance des  
 „ loix. „ Ce fut dans cette dispo-

sition generale du Peuple que le Parlement s'assembla au commencement de l'année 1450. La Reine avoit porté le Roi à le convoquer , pour en tirer des secours qui la mis-  
sent en état d'apporter quelque'ordre aux affaires de France , sans quoi elle se voyoit forcée de les abandonner entierement , & d'exposer par consequent son Ministre à de nouveaux outrages ; mais elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir que le mécontentement du Peuple avoit passé jusqu'aux Membres du Parlement. Tous les efforts qu'elle fit pour les gagner lui reussirent si mal , que la Chambre Basse porta aux Seigneurs un Bil d'accusation contre le Duc de Suffolck , où , sans compter les plaintes vagues dont j'ai rendu compte , on reduisoit tous ses crimes à dix articles , dont le moindre sembloit menacer sa tête. Le peril parut si pressant , que pour donner quelque'ombre de satisfaction aux Communes , la Reine prit le parti de l'envoyer à la Tour.

Il en couta beaucoup à sa fierté pour se reduire à cette espèce d'humiliation. Aucun de ses Historiens

n'a compté l'amour entre les causes de sa douleur. L'ambition & le desir de gouverner avec un pouvoir absolu paroissent avoir été les passions dominantes de cette grande Reine, & ses ennemis mêmes ne lui reprochent point dans cette occasion, de foiblesse qui ait pu souiller sa gloire. Cependant, en reduisant ses sentimens pour Suffolck à la reconnoissance & à l'estime, il falloit qu'elle en fût vivement penetrée, pour s'abandonner à toutes les inquietudes qu'elle eut de son sort. Elle ne put supporter son absence pendant deux jours. Elle prit le parti de le visiter secretement dans sa Prison, & le regret qu'elle eut de le voir dans cet abaissement fut si vif, qu'elle lui promit à toutes sortes de risques de le rétablir dès le lendemain dans son Poste. Le Roi, qui étoit accoutumé à ne rien voir que par ses yeux, se laissa persuader que le rappel du Duc étoit necessaire, avec autant de facilité qu'il avoit consenti à le faire arrêter. On le vit reparoître à la Cour avec un nouvel éclat. En vain la nouvelle de sa délivrance excita-t-elle un souleve-

ment dans la Province de Kent, Les chefs de ce tumulte furent arrêtés, & punis avec une rigueur qui déconcerta leurs Partisans. Il se crut si certain de sa fortune après cette espèce de triomphe, que le Parlement s'étant rassemblé aussitôt à Leicester, il eut la hardiesse d'y accompagner le Roi & la Reine avec la qualité de leur premier Ministre. Mais cette bravade fut une imprudence qui lui couta cher. La Chambre des Communes s'en trouva si choquée, que pour en marquer son ressentiment, elle alla en Corps présenter une adresse au Roi, par laquelle elle demandoit que ceux qui avoient servi d'instrument pour livrer la Normandie aux François, fussent déclarés traîtres à la Patrie, & punis avec toute la rigueur des loix.

Si quelque chose peut faire juger que la Reine avoit conçu pour le Duc de Suffolck des sentimens plus tendres que ceux de la reconnaissance & de l'estime, ce fut la mortelle allarme dont elle ne put se défendre à cette nouvelle. Elle en donna des marques si vives, qu'elles

eurent le pouvoir de suspendre l'animosité des Communes , par une espèce de respect que sa douleur parut leur inspirer. Cependant , comme elle connoissoit trop bien le caractère de la Nation qu'elle avoit à gouverner , pour se fier à ces apparences de repentir ; après avoir gardé le Duc pendant quelques jours dans son propre appartement , elle concerta avec lui que la violence ne pouvant jamais leur faire espérer une administration tranquille , il falloit essayer de calmer les esprits , en cedant pour quelque tems à l'orage , & tenter même d'appaiser toutes les plaintes par quelque service signalé qui pût faire renaître la confiance du Public. Elle lui proposa de passer en France , & de s'y employer à retablir les mêmes affaires qu'elle avoit peut-être mises elle-même en desordre par d'autres vûes ; c'est-à-dire , de prendre le Commandement d'un Corps de Troupes qui étoient prêtes de passer en Normandie , & de faire tous ses efforts pour remettre l'Angleterre en possession de cette Province. Lui ayant fait goû-

ter ce parti , elle repandit le bruit de son départ , dans le dessein de pressentir les dispositions de ceux qui avoient paru les plus animés à sa perte. Mais la plupart étoient d'anciens amis du Duc de Gloucester , qui après avoir nourri long-tems le desir de le venger , étoient trop charmez d'en avoir trouvé l'occasion pour laisser refroidir si-tôt leur ressentiment. Au premier avis qu'ils eurent de son éloignement , ils se crurent libres des considérations qui les avoient arrêtez , & renouvellant leurs sollicitations auprès du Roi , ils parurent résolus , si elles n'étoient point écoutées , de ne point attendre son consentement pour fletir le Duc par une Sentence honteuse & cruelle. La Reine fut contrainte , dans cette extrémité , d'en venir au dernier remede , qui étoit d'engager le Roi à les prévenir , en condamnant lui-même Suffolck à un exil limité , & en ôtant leurs Emplois à quelques-uns de ses Partisans. Elle crut avoir fait prendre le change aux Communes , & tous ses soins se tournerent à faciliter son évasion.

Le malheur d'Adam Molins , qui avoit eu part à toutes les entreprises qu'on reprochoit au Ministre , & qui en avoit été recompensé par la dignité d'Evêque de Chichester & de Garde du Sceau privé , fut un avertissement qui porta la Reine à redoubler ses precautions. Ce Prelat ayant été poignardé dans les rues de Londres , elle jugea que le Duc n'éviteroit pas le même sort s'il étoit reconnu. Deux François qui étoient à sa Cour , furent chargés par ses ordres , avec la promesse d'une grosse recompense , de le conduire pendant la nuit jusqu'à Ipswich , où il étoit attendu par un Vaisseau dont le Capitaine étoit aussi François. Il y arriva heureusement , & son embarquement se fit avec le même bonheur. Mais soit qu'il eût été trahi par ses propres guides , soit que la fortune eût marqué ce moment pour sa perte , le Bâtiment sur lequel il se croyoit déjà sûr de gagner la France , fut arrêté au passage par un Vaisseau de Guerre. Le Capitaine , qui se nommoit *Nicols* , ne s'étoit posté sans doute à la hauteur de Douvres que pour cet-



re execution ; car ayant visité lui-même le Vaisseau François , il finit toutes ses recherches lorsqu'il eut reconnu le Duc. Il le fit passer dans son propre Vaisseau , sans lui avoir expliqué ses desseins , & sans les lui avoir fait pressentir par des injures ou des reproches. Là , donnant ordre à ses gens de le saisir , il lui fit couper la tête avant qu'il eût le tems d'ouvrir la bouche. Ensuite , comme s'il n'eût rien attaché de fort important à un coup si téméraire , il fit jeter negligemment la tête & le corps sur les sables de Douvres , & il prit sa route vers un autre Port.

Ces tristes restes d'un Ministre des plus absolus qui eût gouverné depuis long-temps l'Angleterre , furent bientôt portés à Londres , & exposés aux yeux du Peuple , dont la haine se rassasia de ce spectacle. Mais quelle fut la surprise & la douleur de la Reine , en apprenant que son favori , qu'elle croyoit déjà tranquille en France , lui avoit été enlevé par une si cruelle trahison du fort , & que son cadavre étoit en bute à Londres , aux outrages &

aux imprecations d'une Populace furieuse ? Elle trouva néanmoins des ressources dans sa fermeté pour ne pas marquer trop d'abattement. Il ne lui restoit personne auprès d'elle à qui elle eût plus de confiance qu'à Mylady Nevill. Elle ne put retenir, en sa présence, des larmes qu'elle crut verser dans le sein de sa meilleure amie ; & pour l'attacher de plus en plus à sa personne, elle lui apprit que par le même Vaisseau qui avoit dû conduire en France le malheureux Suffolck, elle faisoit rappeler le Duc de Somerset, c'est-à-dire, le seul homme d'Angleterre de qui elle pouvoit espérer désormais de l'attachement & du zèle. Dès le premier moment qu'elle s'étoit vûe forcée d'éloigner le Duc de Suffolck, elle avoit pensé à lui donner ce successeur ; & dans son infortune, dit-elle à Mylady Nevill, c'étoit une consolation pour elle de pouvoir partager son autorité avec ses meilleurs amis.

Marguerite étant résolue en effet de confier l'administration au Duc de Somerset, telle que Suf-

folcx l'avoit exercée , c'est-à-dire ; sous ses yeux & par ses ordres , croyoit ferrer ses nœuds d'avance avec un homme qui lui alloit être si nécessaire , en comblant de caresses & de marques d'affection une femme pour laquelle il continuoit d'être si passionné, que toute son impatience étoit d'être à Londres , pour obtenir d'elle-même la liberté de l'épouser. Cependant , dès le jour qui suivit cet entretien , Mylady Nevill quitta la Cour sans avoir donné le moindre avis de son depart à la Reine ; & ne s'étant fait accompagner que d'un petit nombre de Domestiques , on ignora sa route & les motifs d'une résolution si étrange , jusqu'à l'arrivée du Duc de Sommerfet. Comme elle ne s'étoit déterminée à partir que sur la nouvelle de son retour , & pour éviter des persecutions qui lui auroient été importunes dans les nouvelles dispositions de cœur où elle étoit ; elle avoit laissé une lettre pour lui , dans laquelle elle ne lui cachoit ni le changement de son affection , ni la cause de cette inconstance ; mais elle se gardoit bien de lui ap-

prendre que c'étoit le Duc d'Yorck qu'elle lui avoit donné pour Rival , & qu'en quittant la Cour , elle pensoit à trouver quelque moyen pour le rejoindre.

Ce Prince étoit en Irlande , où la Reine , par une suite des maximes de Suffolck & des derniers avis du Cardinal de Winchester , l'avoit envoyé sous prétexte de remettre l'ordre dans une partie de ce Royaume qui étoit déchirée par des factions & des revoltes , mais au fond pour l'éloigner de la Cour & du centre des affaires. Peut-être entrooit-il même des vûes plus profondes dans cette commission. A juger du moins des intentions de la Reine par le petit nombre de Troupes qu'elle lui avoit accordées , & par la multitude des Seditieux qu'il avoit à reduire , on pouvoit s'imaginer qu'elle ne cherchoit point à menager une vie qui lui étoit incommode. Mais sa politique fut trompée par la conduite du Duc. Soutenu des conseils de *Mourray* , Duc de Norfolck , & de ceux du Comte de Salisbury , qui s'étoit attaché ouvertement à lui depuis la

mort du Duc de Gloucester , il découvrit le piège où il se trouvoit engagé. Ce ne fut point par la violence qu'il entreprit de soumettre les rebelles. Il les gagna par sa douceur & ses bienfaits ; de sorte qu'au lieu de trouver en Irlande un péril dont on avoit espéré qu'il ne sortiroit pas , il s'y fit des amis & des Partisans qui devinrent son plus ferme appui.

On ne sçauroit douter qu'avec l'élévation naturelle de ses sentimens , tant de chagrins & de mortifications qu'il avoit essuyées depuis l'arrivée de la Reine en Angleterre , ne lui eussent déjà fait naître les desseins qu'il fit bientôt éclater. Mais il y fut confirmé par les nouveaux sujets de haine qu'il reçut du Ministre. Le Duc de Sommerfet étant arrivé à Londres peu de jours après le départ de Mylady Nevill , apprit de sa propre main , non-seulement qu'elle avoit changé de sentimens pour lui , mais que l'altération de son cœur avoit été jusqu'à lui faire quitter la Cour pour le fuir. Dans les premières agitations de sa douleur , il se plaignit amèrement à

la Reine de ce qu'elle lui avoit conservé sa Maîtresse avec si peu de soin. Mais cette Princesse avoit ses plaintes à lui faire aussi. Son cher Suffolck étoit mort , & l'on ne pouvoit douter que l'interêt du Duc de Glocester n'eût été le plus puissant motif qui avoit animé le Parlement contre sa vie. A qui donc Suffolck avoit-il été sacrifié , si ce n'étoit au Duc de Sommerfet même , qui se trouvoit tranquille par l'erreur du Public , & qui recueilloit tout le fruit d'une si cruelle méprise ? Des cris si justes étoufferent ceux du Duc , & la seule conclusion que la Reine & lui tirèrent de leurs douleurs communes fut de s'unir pour les venger.

Sommerfet se trouvant revêtu , dès le premier moment , de la même autorité que la Reine avoit abandonnée à Suffolck , ne fut pas longtemps à decouvrir les traces de Mylady Nevill. Il sçut qu'après avoir passé quelques jours dans une Campagne du Duc d'York , elle avoit pris la route de Dublin ; & les discours publics l'ayant déjà informé des soins que le Duc lui avoit ren-

dus , il ne douta point que ce voyage ne fût une partie concertée pour l'établissement d'un nouvel amour. On étoit dans un siècle où les fameux exemples de Jaqueline de Brabant , & d'une Princesse de France , avoient mis la galanterie fort en honneur. L'esprit & la beauté étoient le seul mérite qu'on cherchoit dans les femmes , & c'en étoit encore un plus grand pour elles de s'être distinguées par des aventures éclatantes , qui servoient comme de lustre à la perfection de leur caractère. Ainsi , loin d'être refroidi par l'inconstance & par les courses de Mylady Nevill , le Duc de Sommerfet n'en conçut que plus d'ardeur pour la ramener à lui , avec une haine proportionnée contre son Rival.

Il étoit vrai que pendant ce tems-là elle s'étoit rendue à Dublin , sous prétexte d'y voir le Comte de Warvick & le Chevalier Thomas Nevill , ses deux freres , que l'amitié y avoit conduits auprès du Duc d'York , & de les employer pour sa réconciliation avec son Pere. Le Duc la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit rendus à la Reine.

Il ne dissimula point la passion qu'il avoit pour elle , & se trouvant encore sans engagement depuis la mort de sa femme , il publia hautement que son dessein étoit de l'épouser. Les deux Nevills se trouverent fort honorés de cette proposition. Ils se chargerent volontiers d'obtenir le consentement de leur pere & de retablir leur sœur dans son amitié. Mais le vieux Comte n'eut pas plutôt appris les intentions du Duc d'Yorck , que faisant lui-même le voyage d'Irlande , il se crut obligé , par délicatesse d'honneur , de lui révéler la confiance qu'il avoit reçue autrefois du Duc de Sommerfet , & de lui apprendre enfin dans un détail fort odieux , que sa fille avoit moins de vertu que de charmes. Etant arrivé à Dublin sans avoir déclaré quelles étoient ses dispositions pour elle , la crainte de l'offenser en paroissant à ses yeux sans être assurée du pardon qu'elle lui avoit fait demander par ses freres , lui fit prendre le parti de vivre dans la retraite pendant le séjour qu'il fit en Irlande Cette louable precaution



l'entraîna dans un nouveau précipice. Le Duc d'Yorck , guéri du désir de l'épouser par les confidences du Comte , mais d'autant plus amoureux qu'il se voyoit fermer la voie du mariage , continua de la voir dans la solitude où elle s'étoit retirée. L'amour fit pour lui ce qu'il avoit fait pour le Duc de Somerset. Elle devint sa maîtresse en perdant l'espérance d'être sa femme.

C'étoit d'étranges idées d'honneur dans le Comte de Salisbury , que d'avoir cru sa gloire intéressée à donner avis du desordre de sa fille au Duc d'Yorck , & de souffrir ensuite qu'elle vécût avec lui dans un commerce dont la honte retomboit sur lui-même. A moins qu'on ne veuille penser qu'il l'ignora constamment ; ou que dans l'espérance qu'il avoit déjà formée de placer le Duc d'Yorck sur le Trône de ses Ancêtres , il s'abandonnoit au préjugé commun , qui fait regarder l'amour , dans les Rois , comme une foiblesse glorieuse , qui n'imprime point de tache à son objet. Ce qui est certain , par le témoignage de tous les Historiens , c'est que sur

quelques nouvelles mortifications que le Duc d'Yorck reçut de la Cour par la jalousie du Duc de Sommerfet , le Comte de Salisbury fut le premier qui reveilla assez fortement la vengeance & l'ambition dans l'esprit de ce Prince , pour lui faire entreprendre de renverser Henri<sup>4</sup> du Trône. Ses deux fils , le Duc de Norfolck , Edouard *Brook* Lord Cobham , & Thomas *Courtenay* , Comte de Devonshire , tous gens d'un caractère aussi distingué par le courage & l'esprit que par la naissance , furent après lui les principaux chefs d'une si haute entreprise.

Les droits du Duc étoient clairs. Henri IV. grand pere du Roi Henri VI. ayant detroné Richard II. son cousin germain , qui mourut ensuite sans enfans , s'étoit emparé de la couronne au prejudice des descendants de Lionel Duc de Clarence qui formoient alors la branche aînée de la Maison Royale d'Angleterre. Le Duc d'Yorck representoit Lionel , dont il étoit l'arriere petit-fils & l'heritier , par Anne , femme de Richard Comte de Cambridge. Tout ce que la fortune ou la violence avoit fait

en faveur de la Maison de Lancastre ne pouvoit changer l'ordre de la nature ; & c'étoit envain , disoient les partisans du Duc d'Yorck , qu'elle reclamoit l'autorité du Parlement pour combattre des prétentions qui devoient être indépendantes du caprice des hommes. Il en faut bien moins pour servir de fondement à l'ambition ; & quand les droits sont à ce point de vraisemblance & de clarté , c'est la force qui acheve de les justifier.

Cependant les Conseillers du Duc, joignant la prudence à la résolution , ne furent point d'avis de lever le masque sans avoir fondé les dispositions du peuple. Ils proposerent de faire passer en Angleterre quelque aventurier , qui eut assez de hardiesse pour se parer du nom de *Mortimer* Comte de la Marche , autre Prince de la Maison d'Yorck qui avoit perdu la tête à Londres sur un échafaut, mais qu'on espéroit de faire revivre dans les Provinces à l'appui de quelques fables , par lesquelles on tâcheroit de persuader que sa mort avoit été supposée. Un Gentilhomme Irlandois , nommé *Jean Cade* , offrit

au Duc de se charger de ce rôle. Il se rendit dans la Province de Kent , où trouvant bientôt un grand nombre de mécontents qui prêterent l'oreille à ses discours , il arbora la *Rose blanche* , ce signe fatal de la Maison d'Yorck , depuis sa première querelle avec la maison de Lancastre , qui avoit pris la *Rose rouge* pour le sien.

Cade se mit en campagne à la tête d'un corps de Mutins , & s'avancant vers Londres il eut la témérité d'écrire une longue Lettre au Roi pour le presser de rétablir la liberté publique par le châtement d'un grand nombre de mauvais Conseillers. Il lui représentoit que l'administration des affaires appartenant sous lui aux Princes de son sang , il étoit de son devoir de les rassembler autour de sa personne , & de leur marquer une confiance qui serviroit à faire régner la justice & la tranquillité dans tous les ordres de l'Etat. A ces conditions il offroit d'abandonner les armes , & d'être le plus ardent à donner l'exemple du respect & de la soumission.

La Reine & le Duc de Sommer-

set pénétrèrent aussitôt jusqu'au fond de l'artifice. Ils n'ignoroient ni les assemblées qui s'étoient faites en Irlande chez le Duc d'Yorck , ni le caractère & les dispositions de tous ceux qui lui étoient attachés. Ils sçavoient encore mieux que Mortimer avoit perdu la vie , & que l'imposteur qui se revêtoit de son nom étoit passé d'Irlande en Angleterre. Le langage de sa Lettre n'étoit pas même assez déguisé pour y faire méconnoître les intentions du Duc. Aussi leur reponse ne consista-t-elle qu'à faire marcher le Lord Stafford contre les Rebelles , avec un corps de Troupes choisies. Mais Cade n'avoit point risqué son entreprise sans une partie des qualités propres à la soutenir. Il battit Stafford , après un combat fort opiniâtre , le tua lui-même & tailla en pièces un grand nombre de ses gens.

Cette victoire enfla sa vanité jusqu'à lui faire oublier les bornes de sa commission. Le dessein du Duc d'Yorck n'avoit été que de pressentir la facilité du peuple à se soulever au nom de sa maison , & cet essai auroit suffi pour l'engager à quitter

sur le champ l'Irlande. Mais Cade pensant peut-être à recueillir pour lui-même les fruits de sa victoire s'approcha de Londres , où il répandit l'épouvante. La Reine & son Ministre trouverent si peu de disposition dans leurs Troupes à combattre contre leurs amis & leurs compatriotes , qu'apprehendant eux-mêmes d'être forcés à *Greenwich* où étoit la Cour , ils engagèrent le Roi à se retirer dans le Chateau de *Kennelworth* , qui est au centre de l'Angleterre. Cade se présenta aux portes de Londres. La division qui se mit entre les habitans , dont une partie panchoit à le recevoir , lui en facilita l'entrée. Il coupa de son sabre les cables qui soutenoient le pont-levis , & s'étant introduit dans la Ville à la tête de ses Troupes , il commença par faire trancher la tête au Lord Say , Grand Trésorier du Royaume. Mais après avoir défendu la violence à ses gens il se laissa gagner lui-même à l'envie de s'enrichir par le pillage. Cette foiblesse , qui fit reconnoître de la bassesse dans ses motifs , & la nécessité de se défendre contre des brigands qui ne

mettoient plus de distinction entre leurs Partisans & leurs ennemis , reunirent enfin les habitans pour la conservation de leur vie & de leurs biens. Ils forcerent cette poignée de rebelles à se retirer dans les Fauxbourg de Southvvarx , par lequel ils étoient entrés. Le Capitaine Mathagon , celebre dans nos propres Histoires , par mille actions genereuses où le sort des armes avoit épargné sa vie pendant les guerres de France , la perdit indignement par la main d'un de ces misérables. Et , resserrés comme ils étoient dans Southvvarx , on ne les auroit pas chassés facilement , si le Roi pour finir une guerre si honteuse n'eut fait publier un acte d'Amnistie , dont l'effet fut surprenant. Dans l'espace d'une nuit , Cade se vit abandonné de tous ses gens , & contraint de s'enfuir seul pour chercher une retraite dans les bois de la Province d'Essex. Mais sur une nouvelle proclamation , qui mettoit sa tête à prix pour mille marcs , il fut tué par un Gentilhomme de Kent , & son cadavre fut deshonoré par le supplice des Traîtres.

Quoique cette revolte eut sur-

passé l'attente du Duc d'Yorck , il n'est pas surprenant qu'il en eut recueilli si peu de fruit. Ses esperances s'étoient bornées , comme je l'ai fait remarquer , à produire quelques mouvemens dans la Province de Kent , pour juger de la disposition du peuple ; & loin de compter sur la chaleur avec laquelle on s'étoit armé pour l'ombre d'un Prince de sa Maison , il s'efforçoit d'un autre côté d'avancer ses desseins par des mesures qui auroient été superflues s'il eut profité de l'heureuse temerité de Jean Cade. Les amis qu'il avoit à Londres suscitèrent , par ses ordres , des accusations si vives contre le Duc de Somerset , que la Reine forcée encore une fois de céder à l'emportement du peuple , ne vit point d'autre ressource pour le sauver , que de l'envoyer à la Tour. Ses allarmes étoient d'autant plus justes , que n'ignorant plus les liaisons de Mylady Nevill avec le Duc d'Yorck , elle s'imaginait que toutes les circonstances de la mort du Duc de Glocester avoient été relevées. Somerset lui-même soupçonnoit l'inconstante Nevill de cette perfidie , & le ressentiment de



se voir trahi par celle qu'il avoit voulu servir en souillant ses mains par une action indigne de son courage , surpassoit encore la douleur qu'il avoit eue de se voir abandonné. Mais il l'accusoit injustement. Les reproches dont on le chargea ne tombant que sur la perte de la Normandie , qu'on attribuoit à sa mauvaise conduite , il fut aisé à la Reine de le justifier en rejetant ses fautes sur d'autres causes qui n'avoient pû être surmontées par la valeur & la prudence ; & l'exemple de la Guyenne qui venoit d'être enlevée de même aux Anglois , rendit cette apologie plus vraisemblable.

Etant bientôt rétabli dans toute sa faveur , il résolut de faire payer cher au Duc d'York le peril dont il se voyoit delivré. Que d'injures il avoit à venger ! Son regret étoit que la mort de Cade lui eut ôté l'esperance de tirer de lui le secret de sa conspiration , qu'il auroit compté de lui arracher par les supplices. Mais n'en étant pas moins persuadé que le Duc meditoit quelque entreprise pernicieuse à l'Angleterre , & qu'on l'y verroit peut-être arriver bien - tôt

avec une armée d'Irlandois , il envoya ordre aux Sherifs de Galles , de Shrop & de Chester , de se tenir prêts pour s'opposer à sa descente.

En effet le Duc d'Yorck se presenta sur la côte de Galles , mais avec ses seuls domestiques ; & trouvant la milice du Pays sous les armes , disposée en apparence à le repousser , il alla descendre dans un autre endroit de la même côte, qui n'étoit pas si bien gardé. Cette tentative n'étoit que pour se donner occasion de lever la voix , & de faire entendre ses plaintes. La Maison de la Marche ayant toujours eu beaucoup de credit dans le pays de Galles , il y fit valoir l'insulte qu'il venoit de recevoir des Troupes du Roi sur la côte , pour en prendre droit de lever une Armée. Elle fut assez nombreuse en peu de tems , pour lui donner la hardiesse d'écrire au Roi que tout le Royaume étoit mal satisfait de voir les Traîtres impunis , & qu'il lui conseilloit de prevenir les suites facheuses d'un malcontentement si general ; que le moyen le plus prompt étoit d'ordonner que le procès fut fait aux coupables , & particulièrement au Duc de

Sommerfet , qui ayant été accusé par les Communes avoit été retabli dans la plus haute faveur sans avoir passé par aucun examen ; enfin , que s'il vouloit accorder cette satisfaction au Peuple , il lui offroit son assistance pour l'exécution d'un si bon dessein.

La Reine & Sommerfet , qui se trouvoient presque sans Troupes , & qui vouloient se donner le tems de lever une armée considerable , firent au nom du Roi une reponse fort modérée. On ne pretendoit pas , lui dirent-ils , que les traîtres demeurassent sans punition ; mais une affaire de cette importance demandoit de grandes deliberations. A l'égard du Duc de Sommerfet en particulier , on ne le dispensoit pas de repondre aux accusations qui seroient intentées contre lui , & la faveur où il avoit été retabli n'étoit venue qu'après sa justification. L'adresse de la Reine eut tout le succès qu'elle avoit espéré. Ses Troupes se trouverent rassemblées avec tant de diligence , que le Duc ayant perdu quelque tems à délibérer sur une moderation qui lui paroissoit équivoque , apprit en se mettant en marche que l'Armée royale

le s'avançoit vers lui pour le combattre. Quoiqu'il ne manquât ni de courage ni d'expérience, il ne crut pas devoir s'exposer à livrer bataille au Roi sans avoir grossi son parti par des raisons plus specieuses. Son but étoit de mettre le peuple dans ses intérêts, & regardant la Ville de Londres comme le principal objet qui devoit l'arrêter, il changea tout d'un coup de route pour se rendre par des marches précipitées aux portes de cette Capitale.

Mais il eut le chagrin de se les voir fermer. Les habitans ne trouvant point de sûreté à se déclarer pour lui pendant que le Roi le suivoit de près à la tête d'une armée, il se vit obligé d'aller passer la Tamise à Kingston, pour se retrancher sur la Bruiere de Burnheath, à douze mille de Londres. Le Roi qui le poursuivoit, passa la Riviere sur le Pont de Londres, & s'en alla poser son camp à quatre mille du sien.

Les deux armées étant si proches que rien ne pouvoit les empêcher de combattre, deux Evêques députés par le Roi allerent demander au Duc quel avoit été son dessein en prenant

les armes contre son Maître. Après avoir perdu l'espérance de faire déclarer Londres en sa faveur , ce Prince crut devoir garder des menagemens avec la Cour. Il répondit qu'il n'avoit jamais pensé à secouer le joug de l'obéissance , mais qu'il souhaitoit d'éloigner de la Cour les mauvais Conseillers du Roi , dont le Duc de Sommerfet étoit le principal ; & que si l'on vouloit faire rentrer ce Seigneur à la Tour , & le soumettre à la Justice du Parlement , il étoit prêt à congédier ses Troupes. Il ne comptoit pas que cette proposition pût être acceptée , puisque le Roi & la Reine ne se conduisoient que par les conseils de celui qui avoit le principal intérêt à la faire rejeter ; & son espérance étoit de faire retomber la haine du peuple sur la Cour , en faisant voir qu'elle ne craignoit point d'exposer le Royaume aux desordres de la guerre civile pour soutenir un homme qu'on accusoit d'avoir causé la ruine de la Nation. Mais il fut la dupe de sa politique.

Sommerfet étoit agité par tant de ressentimens , qu'il n'est pas surpren-

nant que la haine lui fit employer toutes sortes de voies pour les satisfaire. Il sçavoit que le Duc avoit Mylady Nevill dans son camp, & que pour donner une couleur à cette licence, il la faisoit accompagner de plusieurs autres Dames qui paroissent curieuses de voir les exercices militaires. Si l'on eut pris le parti de se battre, il auroit risqué mille fois sa vie pour se saisir d'elle; mais il espéra de parvenir au même but par une voie plus certaine & plus douce. Il conseilla au Roi de prendre le Duc d'Yorck au mot, en feignant d'avoir toute la condescendance qu'il desiroit pour ses propositions, & de l'attirer ainsi dans son camp, sous prétexte d'examiner avec lui les désordres dont il demandoit la réparation, mais en effet, pour s'assurer aussi-tôt de sa personne. Il consentit d'être arrêté lui-même aux yeux des deux Prélats qui attendoient la réponse du Roi pour la porter au Duc, & qui furent chargés de lui apprendre avec quelle promptitude on s'étoit conformé à tous ses desirs. Le Duc d'Yorck fut surpris de cette facilité. Il auroit

souhaité de pouvoir revoquer son engagement. Mais comme c'étoit se déclarer ouvertement , il aima mieux risquer quelque chose que de s'exposer à perdre la faveur du Peuple sur laquelle il fondeoit toutes ses esperances. Ainsi ne balançant point à congédier ses Troupes , il se rendit à la Cour , sans avoir pris même aucune précaution pour sa sûreté.

Lorsqu'il fut dans la presence du Roi , il accusa le Duc de Sommerfet avec beaucoup de chaleur. Il prétendit sans menagement que c'étoit un-traître , qui avoit sacrifié les intérêts du Royaume à son avarice & à son ambition. A ces mots , Sommerfet , qui étoit caché derrière la tapisserie , sortit brusquement de sa retraite , & l'accusa lui-même d'avoir entrepris de détrôner le Roi. Il n'y eut que la présence de leur Maître qui pût empêcher deux ennemis si échauffés d'en venir sur le champ aux extremités les plus sanglantes. Le Duc d'York voyant devant lui , & dans la chambre du Roi , un homme qu'il croyoit dans les chaînes comprit qu'il avoit été

joué , & qu'il s'étoit jetté dans un danger dont il sortiroit difficilement. Cependant , loin de se déconcerter , il se plaignit avec une modération affectée qu'on lui avoit manqué de parole , & jettant un regard d'indignation sur le Duc de Somerset , il l'accusa d'être l'auteur de cette supercherie. Le Roi , comme fatigué de cette scène , qui lui causoit effectivement assez d'embarras pour lui paroître difficile à supporter , congédia aussitôt le Duc d'Yorck ; mais l'ordre étoit donné de l'arrêter au moment qu'il sortiroit de sa chambre.

Tandis qu'on le conduisoit à la Tour , Somerset , qui n'avoit obtenu que la moitié de ses desirs , se rendit promptement à Burnheath , où il étoit sûr que Mylady Nevill attendoit le retour du Duc. Elle avoit pressenti le malheur qui ne la menaçoit pas moins que son Amant. Ses prières , ses larmes , tout avoit été employé pour refroidir une générosité funeste , qui les alloit jeter tous deux si imprudemment au milieu du danger. Cependant , Somerset ne se proposoit rien moins



que de lui faire insulte ; & si le plaisir de la revoir ne pouvoit l'emporter sur le fond d'amertume dont il avoit le cœur pénétré , ce n'étoit que par des reproches & des plaintes qu'il vouloit lui faire honte de son inconstance & de sa trahison. Il se flattoit même encore de la toucher , & qu'un reste de panchant reveillé par sa présence , pourroit la ramener à lui.

Il la fit prier de recevoir sa visite. Quelque frayeur qu'elle eût ressentie , en apprenant son approche au même moment qu'elle avoit appris le sort du Duc d'York , une demande faite avec tant de menagemens & comme à titre de faveur , diminua beaucoup son inquietude. Elle parut en posture de suppliante , devant un homme dont elle auroit encore pu régler la destinée , si elle avoit sçu profiter de ses avantages & deguiser plus heureusement sa situation. Le Duc oublioit tous ses tourmens & toutes ses plaintes à cette chère vûe ; il alloit se jeter lui-même à ses pieds , & lui demander grace au lieu de la maltraiter par des injures , lorsqu'il crut

s'appercevoir qu'elle étoit grosse. Elle l'étoit effectivement. Le doute avec lequel il lui fit cette question lui donnoit encore le moyen de le tromper par un mensonge. Mais dans le trouble où elle étoit, la vérité s'étant présentée la première sur sa langue, elle lui confessa toute sa foiblesse pour le Duc d'Yorck. Un mortel sentiment de jalousie, qui s'empara du furieux Sommerfet, lui fit saisir son poignard; & plus prompt à s'en servir qu'à considérer la barbarie de son action, il l'enfonça deux fois dans le sein de cette infortunée; comme s'il eût trouvé l'objet de sa haine dans les fruits odieux de l'amour d'un Rival. Il ne s'arrêta pas un moment après cette horrible execution, & peut-être s'en alla-t-il sur le champ s'abandonner à ses remords.

Il furent interrompus néanmoins par la nécessité de donner de nouveaux conseils à la Reine sur la conduite qu'elle devoit tenir à l'égard du Duc d'Yorck. S'il avoit osé suivre sa passion, il n'auroit jamais laissé sortir son ennemi du piège où il l'avoit engagé. Mais la

situation des affaires , la disposition du Peuple , & sur-tout le dernier attentat dont il venoit de se charger lui donnant de justes sujets de crainte , il n'osa porter la Reine à des extrémités violentes. Deux autres raisons contribuerent à sauver le Duc d'Yorck. Le bruit se repandit à la Cour , que le jeune Comte de la Marche , son fils , accompagné de tous les amis de sa Maison , s'avançoit avec un gros Corps de Troupes pour le degager. L'Armée que le Duc venoit de congédier pouvant se joindre à lui dans peu de jours , une juste allarme obligea la Cour à prendre des résolutions plus modérées. D'un autre côté , la Guyenne déjà lassée d'avoir les François pour Maîtres , avoit envoyé des députés au Roi pour lui offrir de retourner sous son obeissance. Le sang du Duc d'Yorck ne pouvant se repandre sans entraîner le Royaume dans une Guerre civile , c'étoit perdre l'occasion de remettre l'Angleterre en possession de cette Province , & rendre par consequent le Ministre plus odieux que jamais à la nation.

Des considérations si puissantes forcèrent la Reine & Sommerfet à rendre la liberté au Duc , quoique leur intérêt , celui du Roi & de toute la Maison de Lancastre , demandassent peut-être qu'il leur fût sacrifié.

Cependant , toutes les précautions qui peuvent être imaginées pour s'assurer de la soumission & de la foi d'un ennemi , furent prises de concert entre la Reine & son Ministre. Ils exigèrent du Duc qu'il prêteroit un nouveau serment au Roi , par lequel non seulement il s'engageroit à lui être fidele jusqu'à la mort & à ne jamais prendre les armes contre lui , mais il se reconnoîtroit digne de supplice à la moindre infraction de sa parole , sans forme de Procès & sans aucune prétention à l'indulgence de Sa Majesté. Ils le forcèrent de consentir que son fils Edouard , Comte de la Marche , prît sa place à la Tour , pour y servir comme de garant pendant six mois de la conduite & des intentions de son pere. A l'égard de Mylady Nevill , dont il auroit été difficile de lui faire goûter le sacrifi-

ce , il se trouvoit heureusement qu'elle n'étoit pas morte des deux coups de poignard qu'elle avoit reçus de la main de Sommerfet , & qu'ayant eu le tems d'apprendre , pendant le cours de cette negociation , à quel prix on mettoit la liberté de son Amant , elle sentit que son intérêt pourroit devenir un obstacle de la part du Duc de Sommerfet. Dans cette pensée , elle écrivit au Duc d'Yorck pour lui apprendre ce qu'on lui cachoit encore avec soin ; mais adoucissant cette nouvelle par l'assurance qu'elle lui donnoit du prompt rétablissement de sa santé , elle lui représentoit l'action de Sommerfet comme un transport de jalousie qui étoit pardonnable à l'amour , & dont elle sçavoit déjà qu'il avoit été puni par ses regrets. Ce soin genereux , dans une femme si cruellement offensée , fit l'admiration du Public , & produisit , du moins en apparence , un si bon effet entre les deux Rivaux , que le troisieme article de la capitulation du Duc d'Yorck fut l'entier oubli de cette aventure.

Mais il y avoit peu de fond à

faire sur des conditions que la nécessité faisoit accepter & qui étoient exigées par la force. La Guerre de Guyenne , qui occupa quelque tems les Anglois , ayant fini par la perte entière de cette Province , qui avoit été pendant trois cens ans sous leur domination , il ne leur resta plus rien en France qui fût capable de partager leurs forces & leur attention. Quelques mouvemens, qu'ils eurent à craindre du côté de l'Ecosse ne les empêcherent point de retomber dans l'usage qui a de tout tems été propre à ces fiers Insulaires, de se déchirer par des Guerres intestines lorsqu'ils sont parvenus à ne rien voir qui les menace ou qui les intéresse au-dehors. Ainsi , avec les ressentimens mal éteints que j'ai représentez , avec des mouvemens d'ambition qui étoient excitez continuellement par la foiblesse d'un Roi sans courage & sans esprit , & par la justice d'une prétention fondée sur les droits de la nature ; le Duc d'Yorck fut encore sollicité à troubler le repos de sa Patrie , par l'inclination qui porte naturellement les Anglois à la haine du re-

pos , & qui lui fit violer enfin toutes ses promesses.

Ce fut dans ce tems - là , c'est-à-dire , le 23. d'Octobre 1453. que la Reine mit au monde un Prince , qui reçut le nom d'*Edouard*. Elle étoit mariée depuis neuf ans, sans aucune marque de fécondité , & la santé du Roi qui diminueoit sensiblement par des maladies dangereuses , ne lui faisoit plus attendre une faveur que le Ciel ne lui avoit point accordée dans les premières années de son mariage. Aussi la malignité publique qui avoit épargné la vertu de cette Princesse pendant le ministère du Duc de Suffolck , n'eût-elle pas la même retenue sous le Duc de Sommerfet. On n'avoit pas ignoré néanmoins qu'elle aimoit Suffolck , & l'on étoit encore plus certain que Sommerfet étoit possédé d'un autre amour. Mais l'étroite liaison où elle vivoit avec lui , & l'ascendant particulier qu'elle lui avoit laissé prendre sur son esprit , firent croire , après la fuite de *Mylady Nevill* , qu'il avoit pû devenir sensible aux charmes d'une Reine , qui n'avoit de soumission que pour

ses conseils , & qui vivoit avec lui dans une intime familiarité. Mais la suite des événemens va dévoiler plusieurs circonstances , qui feront mieux juger de la vérité de leurs sentimens.

La maladie du Roi devint si considérable , qu'elle paroissoit avoir altéré jusqu'à sa raison ; ce fut d'abord la Reine & son favori qui en tirèrent avantage pour la confirmation & l'accroissement de leur autorité. Ils étoient depuis long-tems en possession de tous les secrets de l'Etat , craints parce qu'ils en gouvernoient les forces , respectez par habitude , & la naissance d'un Prince faisoit espérer que la Reine en feroit plus attachée aux intérêts de la Nation.

Cependant , le Duc d'Yorck qui s'étoit retiré dans sa Terre de Wigmore , où il sembloit se borner à une vie simple & tranquille dans la possession de sa Maîtresse & dans la compagnie de quelques amis , prit bientôt occasion des conjonctures pour renouveler des desseins qu'il n'avoit jamais abandonnez sincèrement. Ce n'étoit pas la foiblesse du



Roi qui animoit ses esperances , car dans sa meilleure santé il ne l'avoit jamais cru capable de s'opposer à ses prétentions. Sans être haï du Peuple , Henri en étoit extrêmement meprisé. On le regardoit , suivant l'expression de ses Historiens , comme un Roi en peinture , qui ne faisoit que prêter son nom à la Reine & à ses Ministres. Mais le seul nom de Roi auroit été capable de maintenir tous les ordres de l'Etat dans la soumission , si ceux qui tenoient les rênes du gouvernement n'eussent point abusé de leur pouvoir.

Sans entreprendre si-tôt d'agir directement pour lui-même , le Duc d'Yorck prépara de loin son entreprise pour attaquer ses ennemis par ce foible. De sa Terre , où les plaisirs paroissoient l'occuper uniquement , il employoit ses Emissaires à Londres & dans les principales Villes du Royaume , pour faire revivre les anciennes plaintes & les plus odieuses accusations contre le ministere. Ses amis le secundoient avec ardeur. Il s'étoit attaché tout ce qu'il y avoit de gens de merite.

en Angleterre. Les deux Nevills ; qui faisoient profession d'être ouvertement dans ses intérêts , jouissoient d'une réputation qui ne pouvoit être acquise à meilleur titre. On regardoit le pere comme le modele de l'honneur & de la prudence ; & cent qualités brillantes qui avoient distingué le fils dans la Guerre & dans la Paix , en faisoient un Heros cher à toute la Nation.

Il étoit impossible que les bruits injurieux qu'on s'efforçoit de répandre , demeuraissent long-tems cachés à la Reine , & qu'elle n'en reconnut pas aisément la source. Mais le Duc continuoit de vivre avec une apparence de tranquillité qui le mettoit à couvert de toutes sortes de reproches. Sa politique agissant ainsi de tous côtés par la bouche & par les yeux de ses amis , il avoit , sans sortir de sa maison , l'avantage d'être comme présent à tout ce qui se passoit hors de chez lui , & de ne laisser rien échapper de ce qui pouvoit servir à ses vûes. Il s'en trouva si bien , que la premiere ouverture qu'il eut pour les faire éclater , vint d'un de ces services éloignés ,

gnés , qu'il n'apprit lui-même que par des succès qui surpasserent son attente , & qui jetterent tous les projets de la Reine & de Sommerfet dans la dernière confusion. Le Parlement avoit été convoqué à Reading , mais le danger continuel où l'on croyoit la vie du Roi , fit indiquer l'Assemblée à Westminster. Un Conseiller d'Etat , vendu secrètement au Duc d'Yorck , fit faire reflexion à la Reine que dans les circonstances de la maladie du Roi elle avoit tout à craindre pour Sommerfet & pour elle-même de la mauvaise disposition du Parlement. Il lui representa , avec une fausse affectation de zele , que malgré toutes les promesses du Duc d'Yorck , & sa fidelité apparente à les observer , il ne falloit pas douter qu'au fond du cœur il ne fut résolu de les rompre aussi-tôt qu'il en verroit naître l'occasion ; & pour lui ôter celles qui alloient s'offrir par les mouvemens inevitables du Parlement , il proposa , comme un avis presque infallible , de l'appeler lui-même au Conseil avec quelques-uns de ses meilleurs amis , autant

pour se mettre en état d'éclairer leurs démarches que pour faire croire au Public qu'on pensoit sérieusement à corriger les desordres qui avoient été reprochés à l'administration. La Reine , & Sommerfet même ayant goûté cet avis , le Peuple fut agreablement surpris de voir paroître le Duc à la Cour ; & cette marque de confiance pour l'homme du monde qu'on croyoit le plus intéressé au bon ordre des affaires , parut d'un augure extrêmement favorable pour la reformation de l'Etat.

Mais à peine le Duc eut-il paru deux fois au Conseil , que s'y rendant le maître absolu par l'adresse de ses amis & par la sienne , il fit arrêter le Duc de Sommerfet dans la chambre même de la Reine , & le fit conduire sur le champ à la Tour. Ensuite , paroissant lui-même au Parlement pour y rendre compte d'une action si hardie , il en soutint la nécessité avec tant de force , qu'ayant entraîné toute l'Assemblée dans ses intérêts , il se fit declarer *Protecteur du Royaume & Défenseur des libertés de l'Eglise & de l'E-*

Étât , pendant l'enfance du jeune Edouard , & jusqu'au tems où ce Prince seroit en état de se charger du gouvernement. Un coup si imprévu jetta la Reine dans une consternation qui lui fit deliberer si le plus sûr parti pour elle , n'étoit pas de se retirer en France avec le Prince son fils. Mais revenant aussi-tôt de cet abattement , elle ne prit conseil que de sa fermeté naturelle , & elle resolut de tout entreprendre pour soutenir ses droits & pour sauver son Ministre.

Cependant , l'Assemblée de Westminster, dévouée à toutes les volontés du nouveau Protecteur , reveilla les anciennes accusations qui avoient fait arrêter le Duc de Somerset à son retour de Normandie , & les grossit par tant de nouvelles plaintes , qu'il n'auroit pas conservé long-tems sa tête , si son Procès eût été pressé avec autant de chaleur qu'il fut entrepris. Mais le Duc d'York se laissa entraîner à son tour dans la même faute que ses ennemis avoient à se reprocher. Mylady Nevill , aussi noble dans ses sentimens qu'elle paroissoit dereglée dans sa con-

duite , ne put voir dans ce danger un homme qu'elle avoit aimée avec tant de passion , sans prendre un vif intérêt à son sort. Quelques Historiens prétendent même qu'elle y fut excitée par la Reine , qui lui demanda cette marque de reconnoissance pour ses anciennes faveurs. Avec l'empire qu'elle avoit sur le Duc d'Yorck , elle lui persuada aisément qu'il étoit indigne de lui d'abuser de ses avantages , pour accabler un malheureux que la fortune avoit assez puni par son humiliation. Que lui restoit-il à craindre lorsqu'il le tenoit dans les fers , & que l'autorité dont il étoit revêtu par le Parlement lui garantissoit le respect & l'obéissance de toute la Nation ? Il se rendit moins à la force de ces raisons , qu'au foible qu'il avoit pour une femme uniquement aimée ; & s'il eut quelque chose à combattre , ce fut un sentiment de jalousie pour l'intérêt qu'elle prenoit encore à son Rival. Cependant , par une affectation de grandeur d'ame , il étouffa cette inquiétude jusqu'à vouloir qu'elle prît la peine elle-même de lui porter cette nou-

velle dans sa Prison.

Je n'examine point si c'est un sujet de reproche pour la Reine , d'avoir oublié si-tôt ce qu'elle devoit à Mylady Nevill. C'est le propre de l'ambition d'éteindre tous les sentimens naturels , & de changer quelquefois la reconnoissance pour les bienfaits , en honte de les avoir reçus. A peine fut-elle assurée que la vie de Sommerfet étoit à couvert , qu'elle renonça aux projets violens qu'elle avoit formés pour le delivrer , & que prenant pour exemple la conduite même de ses ennemis , qui avoient employé heureusement l'artifice , elle espéra de les supplanter par la même voie. Elle feignit de se rendre à la disposition du Parlement , qui l'éloignoit des affaires. Elle parut se renfermer dans le soin de la santé du Roi , dont on n'esperoit plus néanmoins le rétablissement , & dans l'éducation de son fils , qui étoit le seul fruit de son mariage ; deux objets capables d'occuper uniquement une épouse & une mere. Pendant ce tems là , elle redoubloit les attentions & les caresses dont elle se confessoit rede-

vable à Mylady Nevill ; & soit pour menager sa propre gloire , en l'obligeant à cacher les sollicitations qu'elle lui avoit faites pour son favori , soit pour la faire servir , credule & sincere comme elle la connoissoit , à d'autres desseins qu'elle se gardoit bien de lui communiquer , elle la prioit de cacher au Duc d'Yorck le vif intérêt qu'elle avoit pris à la conservation de Somerset. On se persuada en Angleterre que lassé des soins du gouvernement , elle avoit pris de bonne foi le parti de renoncer aux affaires , & le Duc même commençoit à s'en former cette opinion. Mais après avoir soutenu ce rôle aussi long-tems qu'elle en eut besoin pour arranger ses projets , elle éclata tout d'un coup par deux entreprises qui lui reussirent également.

L'une , fut de faire enlever secrètement Mylady Nevill , par les intrigues de *Burchier* , Archevêque de Cantorbery , qu'elle avoit employé auprès du vieux Comte de Salisbury , pour lui représenter si vivement le tort qu'il faisoit à sa conscience & à son honneur en fer-



mant les yeux sur les mœurs de sa fille , qu'il obtint son consentement pour la renfermer dans un Couvent. Quoique cette violence fut exécutée avec tant de bonheur & de secret , que le Duc d'Yorck ne put decouvrir le chemin qu'on avoit fait prendre à sa Maîtresse , comme le dessein de la Reine étoit de le mettre mal avec le Comte de Salisbury , elle ne manqua point de le faire avertir secretement que cet outrage lui venoit du Comte , & que pour se mettre hors d'état d'être ébranlé par la crainte ou par l'amitié , il avoit voulu ignorer lui-même dans quel Couvent sa fille étoit renfermée.

Mais avant que le Duc pût revenir de la surprise & de la douleur qu'il ressentit de cette perte , il fut averti de se rendre à un Conseil extraordinaire que le Roi se trouvoit en état de tenir lui-même , & dans lequel il avoit à decouvrir des résolutions importantes pour le bien du Royaume. Le Duc , à qui l'on avoit caché soigneusement que ce Prince se trouvoit un peu mieux de sa longue maladie , se figura au con-

traire que croyant toucher à l'extrémité de sa vie , il pensoit peut-être pour la dernière fois à déclarer son affection pour ses Peuples & ses intentions pour le bien public. Quelle fut sa surprise , après avoir apperçu sur son visage les marques d'une santé qui paroissoit se rétablir , de lui entendre dire à l'assemblée du Conseil ; que l'autorité que le Parlement avoit conférée au Duc n'étoit fondée que sur l'impuissance où il s'étoit trouvé , par son indisposition , de gouverner lui-même ses Etats , elle cessoit dans ce moment , par le bonheur qu'il avoit de retrouver les forces de corps & d'esprit qui lui étoient nécessaires pour exercer les fonctions de la Royauté ?

Le Duc sentit tout d'un coup que ce n'étoit qu'un artifice , pour mettre le gouvernement de l'Etat entre les mains de la Reine. Mais ses mesures n'étant point assez prêtes pour disputer à son Maître le droit de reprendre son autorité , il fut forcé d'approuver une si étrange révolution par son silence. Le premier effet de ce changement fut l'é-

largissement de Sommerfet , qui fut  
rappelé aussi-tôt comme en triom-  
phe. Le Duc de Buckingham , le  
Comte de Wilts , & deux Cheva-  
liers , s'étant offerts suivant l'ancien  
usage du Pays pour être ses cau-  
tions , leur offre fut acceptée , &  
comme le Duc n'avoit été arrêté  
que sur un ordre du Conseil , on  
supposoit qu'il pouvoit être élargi  
par la même autorité. Mais les deux  
cas se ressembloient peu ; car sui-  
vant les loix d'Angleterre , l'accu-  
sation des Communes ôtoit au  
Roi le pouvoir de le relâcher avant  
qu'il fût absous juridiquement. Ce-  
pendant , la Reine affecta de com-  
mencer par un coup déclat , pour  
faire comprendre à ses ennemis que  
ses mesures étoient trop infaillibles  
pour les craindre.

Elle garda néanmoins quelques  
menagemens avec le Duc d'Yorck ,  
& le ressentiment qu'elle lui vit de  
la perte de sa Maîtresse lui faisant  
toujours compter qu'il romproit  
avec les Nevills , elle le trouva si  
peu redoutable sans leurs secours ,  
qu'elle employa quelques Seigneurs  
sages & bien intentionnez pour lui

proposer un accommodement avec Sommerfet. Etant intéressés tous deux à gagner le Peuple , en marquant que l'ambition n'étoit pas leur motif , ils consentirent à prendre des arbitres , & l'on convint que celui qui refuseroit de se soumettre à leur Jugement , payeroit à l'autre vingt mille marcs. Mais deux nouveaux incidens , dont l'un servit à colorer le mortel ressentiment qu'on eut de l'autre , acheverent de porter leur haine au comble , & de les entraîner dans les fatales résolutions qui causerent successivement leur ruine.

De quelque nature que fussent les sentimens de la Reine pour le Duc de Sommerfet , il ne paroît pas qu'il pensât beaucoup à les mériter par la sincérité des siens , puisqu'il nourrissoit au fond du cœur un autre amour , que l'ambition même & la variété de ses agitations ne pouvoient éteindre. Il s'étoit flatté dans sa prison que c'étoit un reste d'inclination pour lui qui avoit fait prendre avec tant de chaleur l'intérêt de sa vie à Mylady Nevill ; & lorsqu'il apprit de la Reine dans quel

Couvent l'Archevêque de Cantorbéry l'avoit fait renfermer , il espéra qu'en la délivrant secrètement d'un esclavage qu'il ne supposoit pas volontaire , il la disposeroit à lui rendre un cœur dont il ne se croyoit pas banni tout à fait. S'il n'étoit plus question d'en faire sa femme , il vouloit en faire du moins sa Maîtresse. Ce titre n'étoit pas plus nouveau pour elle , avec lui , qu'avec le Duc d'Yorck. Ainsi , sous prétexte de visiter la frontière d'Ecosse , il prit la route du Couvent de *Sexhead* , qui étoit situé dans le Northumberland , & se déroband avec quelques Domestiques fideles , il alla se présenter à la porte du Couvent.

Il lui étoit échappé une précaution qui faillit de faire manquer son entreprise. Les ordres de l'Archevêque , en confiant Mylady Nevill à l'Abbesse ; avoient été si rigoureux , qu'il ne lui avoit permis de la faire voir à personne ; de sorte que Sommerfet , qui ne vouloit pas se servir de son nom , essuya un refus auquel il n'eut rien à repliquer. Cependant , après s'être retiré sans

presser l'Abbesse , il se hâta de faire un ordre , signé de sa main , avec lequel il retourna au Couvent , comme s'il y fût venu de la part du Ministre ; & se l'étant fait ouvrir par cet artifice , il combla Mylady Nevill d'étonnement & de joye , en lui apprenant le dessein qui l'amenoit. Le desir de la liberté eut plus de pouvoir que l'amour , pour la faire consentir à ses propositions. Elle partit avec lui sur un second ordre , qu'il présenta à l'Abbesse en revenant de la Frontiere. Il la fit conduire dans une Terre qu'il avoit proche de Saint Albans , & plus flatté de ce triomphe que de tous ceux qu'il avoit remportez sur la fortune de son Rival , il reprit le chemin de Londres , après avoir passé quelques jours avec elle.

Cet enlèvement auroit pu demeurer caché , s'il eût gardé plus de moderation dans sa joye ; mais les voyages continuels qu'il fit à Saint Albans , l'indiscretion de quelques personnes qu'il mit dans sa confiance , & peut-être celle de Mylady Nevill , qui n'étoit pas liée assez

fortement par l'amour pour mettre beaucoup de difference entre cette solitude & le Couvent d'où elle étoit sortie , firent passer aux oreilles du Duc d'Yorck quelques bruits qu'il s'efforça d'approfondir. A mesure que ses soupçons se fortifioient , il prit des airs plus chagrins & plus durs avec son Rival. L'accommodement proposé fut rompu brusquement , & lorsqu'on le fit souvenir des vingt mille marcs qu'il s'étoit engagé à payer , il rejetta cette proposition avec des termes meprisans.

Il avoit ôté le Gouvernement de Calais à Sommerfet pendant qu'il le tenoit à la Tour , & s'en étoit pourvû lui-même par une Patente expédiée au nom du Roi. Celui-ci , piqué à son tour de la hauteur avec laquelle il se voyoit traité , représenta au Roi qu'il avoit été privé de son Gouvernement sur une simple accusation qui n'avoit pas été jugée , & qu'il n'étoit pas juste que son ennemi demeurât revêtu de ses dépouilles , tandis qu'il refusoit de terminer leur differend par les voyes qu'ils avoient choisies de concert.

Sur des plaintes si justes , le Roi ôta le Gouvernement de Calais au Duc d'Yorck. Cependant , sous prétexte d'observer une neutralité parfaite entre les deux Concurrans , il se déclara lui-même Gouverneur de cette Place ; & par le conseil de Sommerfet même , qui vouloit humilier son ennemi sans le pousser à l'extrémité , il fit insérer dans l'acte qui déchargeoit le Duc de son Gouvernement , qu'il en avoit lui-même prié le Roi. Mais ces deux adoucissimens ne satisfirent point un cœur blessé d'une plaie plus profonde. Il se plaignit de la disposition du Roi comme d'un affront sanglant , & sur ce prétexte il quitta subitement la Cour.

C'étoit encore dans le Pays de Galles qu'il avoit résolu de chercher une retraite ; mais en prenant ce chemin , il tenta d'escalader le Château du Duc de Sommerfet à la tête de trente amis qui s'étoient attachés à sa fortune. Il n'auroit ainsi tourné le dos qu'avec sa proie , si la vigilance de son Rival eût été capable de se laisser surprendre. Mais Sommerfet n'ayant pas douté un



moment de quelle source venoient ses chagrins, s'étoit toujours défié de quelqu'insulte dans les voyages qu'il faisoit à sa Terre, & y entretenoit une espèce de garnison. La résistance fut aussi vigoureuse que l'attaque. Le Duc eut la douleur d'y perdre quelques amis, dont le bras pouvoit être mieux employé, & n'échappa lui-même à la poursuite de ceux qu'il avoit cru surprendre, que par la vitesse de son Cheval. Accablé de tant de disgraces, il reçut une consolation qu'il n'espéroit plus, par la rencontre du Comte de Salisbury, qui sans se rebuter de la froideur avec laquelle il l'avoit traité depuis qu'il avoit perdu Mylady Nevill, venoit lui offrir avec ses deux fils ~~les services d'une~~ constante amitié.

Ces braves Amis releverent son courage, en lui promettant de tout risquer pour sa vengeance. Ils lui firent comprendre qu'aussi longtemps que la Reine & le Duc de Somerset demeureroient maîtres de la personne du Roi, ils auroient sur lui un avantage qui ne pouvoit leur être ôté que par la force, La

conclusion qu'ils en tirèrent ensemble , fut de prendre les armes. Ils n'avoient pas besoin d'un autre pre-texte que la demarche où la Cour s'étoit engagée , en tirant le Duc de Sommerfet de la Tour sans avoir pris soin de donner la moindre satisfaction au Peuple. Cette plainte , qu'ils répandirent avec éclat , causa tant de mouvement dans le Pays de Galles , que dans l'espace de trois semaines ils se virent à la tête d'une Armée nombreuse.

Sommerfet n'ayant pas apporté moins de diligence à rassembler les Troupes du Roi , on s'avança des deux côtés avec toute l'ardeur qui annonce les grands événemens. Il ne paroît pas incertain que le Duc d'Yorck n'eût pensé d'abord à délivrer Mylady Nevill , puisqu'il fit prendre à son Armée la route de Saint Albans. Celle du Roi le joignit près de cette Ville , dans un terrain si uni que rien ne sembloit capable de retarder le combat. Cependant , par le conseil du Comte de Salisbury , le Duc fit offrir au Roi de congédier encore une fois son Armée , si le Ministre étoit li-

vré à la Justice du Parlement. Leur but étoit de faire connoître au Peuple que c'étoit le seul intérêt du Public qui leur mettoit les armes à la main. Mais quand la Cour n'auroit pas vû que c'étoit un vain prétexte , & qu'il falloit tôt ou tard que cette querelle fût décidée par les armes , elle n'étoit pas disposée à recevoir la loi d'un Rebelle , ni à sacrifier son Ministre.

Le Comte de Warvvick qui commandoit l'Avant-Garde du Duc d'Yorck s'étoit attendu à cette réponse. Il ne laissa point à la Cour le tems de la moderer , ni au Duc d'Yorck celui de faire de nouvelles propositions. Fondant sur l'Armée Royale , avec cette impetueuse vigueur qui l'a signalé par tant d'exploits , il mit l'Armée Royale dans un desordre que toute l'habileté de Sommerfet ne put reparer. Le Duc d'Yorck sentit de quelle importance il étoit de profiter de ce premier avantage , & s'avancant de son côté , pour ne pas laisser aux Ennemis le tems de se reconnoître , il les poussa si vivement qu'il les força de prendre la fuite en moins d'une heu-

te , après leur avoir tué près de huit mille hommes. Le desespoir fit faire des prodiges de valeur au Duc de Sommerfet. Il reçut plusieurs blessures , qui ne firent qu'animer son courage , & succombant enfin à la fortune de son Rival , il périt les armes à la main , avec le Comte de Northumberland , Mylord Clifford , & plusieurs autres Seigneurs attachés à la Maison de Lancastre.

Le Roi fut blessé lui-même d'un coup de flèche au cou. Sa plaie , qui parut d'abord très-dangereuse , & la deroute de ses gens , qu'il voyoit fuir sans pouvoir les arrêter par ses reproches , le forcèrent de se retirer dans le Château du malheureux Sommerfet , où il espéroit encore de se defendre assez long-tems pour leur donner le tems de se r'allier. Quelques amis de Sommerfet y transporterent aussi son cadavre. Mais le Duc d'Yorck ayant investi aussi-tôt cette Place , son Armée victorieuse fut peu retardée par un si foible obstacle. Il y entra avec le Comte de Salisbury , & se faisant conduire où étoit le Roi , il fléchit le genouïl en l'abordant ; „ Sire ,

„ lui dit-il , l'Ennemi public est  
 „ mort. Vous ne voyez devant  
 „ vous que des Sujets fideles &  
 „ prêts à vous obéir. „ Ensuite ,  
 s'étant fait apporter le corps du  
 Duc de Sommerfet , il rassasia un  
 moment ses yeux de ce spectacle ;  
 mais , comme s'il eût rougi d'un plai-  
 sir si cruel , il ajouta , en frappant le  
 cadavre d'un coup de pied , que  
 c'étoit pour assurer le Roi que l'E-  
 tat n'avoit plus rien à craindre d'un  
 Misérable qui avoit cherché sa ruine.  
 Si ce discours fut capable de ras-  
 surer le Roi , il couta cher au Duc ,  
 par le traitement barbare qu'il lui  
 attira dans la suite à lui-même , &  
 par l'effet qu'il produisit sur le champ  
 dans un cœur auquel il ne s'imagi-  
 noit pas que la vengeance pût dé-  
 plaire. Tandis qu'il protestoit au Roi  
 qu'il vouloit être le plus obéissant de  
 ses Sujets , & que ce Prince , à peine  
 revenu de sa frayeur , l'assuroit à  
 son tour qu'il étoit prêt à lui don-  
 ner toute la satisfaction qu'il pou-  
 voit désirer , Mylady Nevill apprit  
 non-seulement la mort de Sommer-  
 fet , mais encore l'insulte que son  
 vainqueur venoit de faire à ses mal-

heureux restes. Soit que ce fut toujours au plus infortuné qu'elle croyoit devoir sa tendresse avec sa compassion , soit que l'habitude qu'elle avoit reprise de vivre avec cet ancien Amant la rendît véritablement sensible à sa perte , elle n'attendit point la visite du Duc , & profitant de la confusion pour se dérober à ses propres domestiques , elle se rendit auprès de la Reine à qui elle porta le détail de tant de tristes événemens. On pourroit faire entrer aussi dans les motifs de sa fuite la crainte qu'elle eut de tomber entre les mains de son pere , à qui elle attribuoit encore l'ordre qui l'avoit fait renfermer dans le Couvent de ~~Sexhead~~. Mais la suite de ses aventures ne laissa aucun doute que ce ne fut la vûe du Duc d'York qu'elle s'étoit empressée d'éviter.

Cette nouvelle empoisonna tous les fruits qu'il alloit tirer de sa victoire. Cependant le Comte de Salisbury lui ayant représenté combien sa présence étoit nécessaire à Londres , il y mena le Roi , dans le dessein de lui faire convoquer aussi-tôt

un Parlement. On s'est étonné que dans les principes sanglans qui étoient comme établis depuis Henri IV. entre les deux Maisons de Lancastre & d'Yorck, il eût négligé cette occasion de se mettre la couronne sur la tête, en se defaisant de ce Prince, dont la vie étoit entre ses mains. Mais outre sa blessure, qui ne paroissoit pas encore sans danger, il lui connoissoit une santé si foible qu'il esperoit d'en être bientôt delivré sans violence, & tout le portoit à penser que cette maniere de s'établir sur le trône étoit la plus sûre. D'ailleurs ne voyant rien qui s'opposât à son autorité; il se flattoit qu'en attendant la mort du Roi, il y auroit peu de difference entre le rang qu'il alloit tenir dans l'Etat, & le titre de Maître absolu. Le Parlement qui ne fut composé que de ses créatures, fit d'abord cette declaration: Que le Gouvernement avoit été mal administré par la Reine & par le Duc de Sommerfet, & qu'ils avoient abusé de la confiance & de la bonté du Roi; Que le feu Duc de Glocester avoit été accusé injustement; & que

bin de faire un crime au Duc d'Yorck , aux Comtes de Salisbury & de Warwick , & à ceux qui les avoient suivis , d'avoir porté les armes contre le Roi , l'Etat leur devoit de la reconnoissance , pour avoir délivré ce Prince d'une odieuse captivité. Ensuite , du consentement même du Roi , qui n'étoit pas plus en état de suivre ses propres conseils , que lorsqu'il avoit été sous la tutele de la Reine & du Duc de Sommerfet , le Duc d'Yorck fut nommé Protecteur du Royaume.

La Reine avoit vû tous ces changemens sans marquer par la moindre opposition qu'elle pensât à troubler son triomphe. Elle étoit demeurée presque seule à Greenvvich pendant que le Roi & Sommerfet s'étoient mis à la tête de l'armée. Leurs Troupes dissipées après la Bataille de S. Alban , n'avoient trouvé personne qui eut osé les rallier. Et la consternation où elle étoit de la perte de son favori avoit suffi seule pour la rendre comme insensible à tout ce qui se passoit autour d'elle. Les témoins de ses regrets n'en ont pas fait connoître la



nature ; mais s'il n'y a que les grandes passions qui produisent les douleurs profondes & les vifs ressentimens , Marguerite étoit la proie de tout ce qu'il y a de plus impetueux dans les sentimens de l'amour. Elle demeura quelques jours comme ensevelie dans ses méditations. L'arrivée de Mylady Nevill fut un soulagement pour elle , lorsqu'elle la vit agitée des mêmes tourmens ; & l'espérance qu'elle conçut tout d'un coup de la faire servir à sa vengeance , l'empêcha d'examiner si la bienséance lui permettroit de lui accorder un azile auprès de sa personne , après tant d'avantures scandaleuses par lesquelles elle s'étoit deshonérée. Mais sur quoi fonder ses entreprises , dans une Cour déserte , où elle ne voyoit plus personne à qui elle pût accorder sa confiance ? Il étoit tems néanmoins d'arrêter un Ennemi , qui jouissoit de tous les avantages qu'il avoit remportés par les armes. C'étoit rendre le mal irréparable que de le confirmer dans cette possession par les moindres délais. Un reste de confiance que les Partisans de la Maison de lan-

castre avoient dans son habileté , lui amena dans cette conjoncture Henri , nouveau Duc de Sommerfet , fils de celui qu'elle regretoit si amèrement , & le Duc de Buckingham qui pleuroit un fils tué dans la même Bataille. Ils s'ouvrirent à elle. Elle reçût ce secours comme un bienfait du Ciel , & toute la chaleur des passions qui l'avoient dévorée intérieurement , se tourna au dehors , pour l'exécution de mille nouveaux projets qu'elle forma dès le premier jour avec eux.

Le Duc d'Yorck vivoit dans une sécurité qui causoit de l'étonnement à ses propres Ennemis. Ayant compris que ce seroit trop hasarder que de prétendre ouvertement à une Couronne qui étoit depuis cinquante-six ans dans la Maison de Lancastre , il étoit résolu d'attendre que le tems où la mort du Roi lui fit naître l'occasion de faire valoir ses droits. Sur toutes choses il souhaitoit de gagner la faveur du Peuple , sans laquelle il étoit persuadé que son pouvoir ne seroit jamais solidement établi. Ainsi pour faire connoître que la passion & l'intérêt n'avoient aucune

cune part à ses desseins , il laissoit d'autant plus de liberté au Roi & à la Reine , qu'étant revêtu de la dignité de Protecteur pour en jouir jusqu'à ce que le Parlement l'en déchargeât , il ne croyoit pas qu'il fût comme auparavant dans leur pouvoir de l'en dépouiller. Ce fut cette securité même , dont il avoit déjà été la dupe , que la Reine entreprit de faire servir encore à sa perte.

Avec le secours de quelques positions cordiales , la Reine fit reprendre au Roi assez de forces & de couleur pour se faire transporter au Parlement. Il y déclara , comme il avoit fait au Conseil dans les mêmes circonstances , que le Ciel lui rendant la santé nécessaire pour les fonctions de la dignité Royale , il étoit déterminé à se rengager dans les fatigues du Gouvernement , & qu'il remercioit le Duc d'Yorck de s'être chargé pendant sa maladie d'un fardeau si pénible. On fut surpris à cette déclaration de n'entendre personne qui osât prendre les intérêts du Duc. Et c'étoit le principal effet des mesures de la Reine. Un moment avant que le Roi se fût rendu

dans l'Assemblée , elle avoit fait repandre le bruit qu'il y alloit pour y faire arrêter le Duc & ses plus fideles Partisans. On avoit ajouté que les environs de la Salle étoient remplis de gens armez , qui devoient paroître au moindre signe , & que pour les soutenir en cas de resistance , la Reine avoit fait avancer un corps de Troupes dans les Villages voisins de Londres. Le Duc frappé d'une menace si imprévûe , & sans forces pour resister , prit le parti de se retirer secretement, & de gagner Yorck avec la derniere diligence. Le Comte de Salisbury qu'il avoit revêtu peu auparavant de la dignité de Grand Chancelier , & qui devoit accompagner dans cette qualité la personne du Roi , s'échappa avec la même vîtesse pour se rendre dans ses Terres. Le Comte de VVarvvick prit le chemin de Calais , dont il avoit obtenu depuis peu le Gouvernement.

On n'a jamais douté que la Reine, dans les desirs de vengeance dont elle étoit animée , n'eut fait arrêter effectivement le Duc & les deux Comtes , s'ils eussent fait un plus

long séjour à Londres. Comme leur parti étoit trop nombreux pour se promettre toute la faveur dont elle auroit eu besoin dans cette Ville , elle fit naître un prétexte pour se rendre avec le Roi à Coventry , d'où elle envoya au Duc d'Yorck & à ses principaux amis des Lettres de la propre main de ce Prince , par lesquelles il leur marquoit beaucoup d'étonnement de leur retraite , avec une forte envie de les voir auprès de sa personne, pour établir dans l'Etat , par leurs conseils , une forme d'administration qui pût faire oublier tous les désordres passés. La Reine étoit résolue de les faire arrêter tous ensemble , & de rejeter les timides conseils qui l'avoient empêchée autrefois de faire le procès au Duc. Ils ne se défierent point d'une invitation qui portoit le caractère & le sceau du Roi. Mais ayant été avertis en chemin qu'on voyoit des Troupes s'avancer par pelotons vers Coventry , & qu'il s'y faisoit d'autres préparatifs extraordinaires , ils se hâtèrent de changer de route , en joignant cette espèce de trahison à tous leurs motifs de res-

sentimens. Le Duc d'Yorck se retira dans son Château de VVigmore , à l'extrémité du Pays de Galles , le Comte de Salisbury dans sa Terre de *Middleham* en Yorckshire , & le Comte de Warwick dans son Gouvernement de Calais.

Toutes leurs pensées se tournèrent à la vengeance de tant d'injures. Ils s'occupoient à lever des forces , qu'ils espéroient de réunir facilement, lorsque le Roi d'Ecosse entra dans le Northumberland à la tête d'une puissante Armée, & porta le ravage dans cette Province. La prudence du Comte de Salisbury lui fit sentir tous les avantages que le Duc d'Yorck pouvoit tirer de cet incident. Il lui conseilla de hâter ses levées , & d'employer ses Troupes contre les Ecossois. C'étoit tout à la fois justifier le parti qu'il avoit pris d'assembler une Armée , & s'acquérir le droit d'en faire ensuite un autre usage , par le nouveau mérite qu'un si important service alloit lui faire aux yeux du Public. Cette politique fut le chef-d'œuvre du Comte. Les Ecossois s'étant retirez à la seule approche du Duc , le Roi qui

avoit été d'autant plus effrayé de leur invasion , que les François prirent le même tems pour faire une descente sur les côtes de Kent, se crut si redevable au zele du Duc d'Yorck , que sans consulter la Reine & les nouveaux Ministres , il lui écrivit dans les termes de la plus vive reconnoissance , & le pressa d'en venir recevoir d'autres temoignages à la Cour avec tous ses amis. Leurs forces , qu'ils eurent soin de distribuer dans differens lieux , animerent sans doute la confiance qu'ils eurent à la parole royale. Le Duc se rendit à Londres , accompagné du Comte de Salisbury , & de quantité d'autres amis. Ils y furent bien-tôt suivis par le Comte de VVarwick , qui vint de Calais pour les joindre. Les marques de reconciliation furent si éclatantes , qu'ils assisterent à tous les Conseils, & qu'ils y jurèrent au Roi de demeurer éternellement unis pour la défense de l'Angleterre.

Mais les termes de ce serment étoient équivoques. La Reine de sa solitude de Greenwich, où elle se tenoit comme à couvert pour observer la conduite de ses Ennemis , pe-

netroit leurs desseins par les yeux de Sommerfet , qu'ils n'avoient pû exclure du Conseil. Elle sçut de lui que le Duc d'Yorck se proposoit de partir avec le Comte de Salisbury pour se rendre dans Yorkshire , & que le Comte de VVarwick , qui avoit été fait Grand Amiral d'Angleterre dans le même tems qu'il avoit obtenu le Gouvernement de Calais , avoit envoyé ordre à quelques Vaisseaux de Guerre de s'assembler à Sandvich, où il se proposoit lui-même de les joindre. Ces nouvelles dispositions lui parurent cacher quelque projet important : sans avoir pû l'approfondir , elle résolut de le prévenir par un coup propre à déconcerter ses ennemis.

Elle laissa partir tranquillement le Duc & le vieux Comte , sur l'assurance qu'elle reçut de ses Emissaires que le Comte de Warvvick avoit encore quelques jours à passer à Londres ; & par le moyen de quelques Domestiques de la Livrée du Roi , qui prirent querelle avec ceux du Comte dans le voisinage de Westminster , elle engagea si vivement la mêlée , que la Garde du Roi venant



à fondre sur lui , il n'eût point d'autre voie pour éviter d'être pris ou d'être tué , que de se jeter dans un Bateau qui le transporta sur l'autre bord de la Riviere. Ayant été averti dans le même tems que le Roi avoit donné ordre de l'arrêter & de le conduire à la Tour , il ne douta point que ce ne fût une partie dressée par la Reine pour le faire perir. Les resolutions qu'il prit là-dessus avec le Duc d'Yorck & son pere , ne tendant qu'à recommencer la guerre , il sembloit que la Reine s'étoit précipitée dans des embarras fort contraires à ses vûes. Mais après celle d'arrêter le Comte, qui se trouvoit manquée par la chaleur aveugle de ses gens , elle n'en avoit point eu d'autre que de l'engager dans une nouvelle revolte avec le Duc d'Yorck & tous ses Partisans , pour faire connoître au Public la confiance qu'on devoit prendre à leurs sermens , & pour les accabler aussi-tôt par la diligence de ses mesures.

La hardiesse que le Comte avoit eüe de tirer l'épée contre la Maison du Roi fut un prétexte suffisant pour lui ôter le Gouvernement de Ca-

lais , dont le Duc de Sommerfet fut revêtu sur le champ. Mais comme il l'avoit reçu du Parlement , il refusa de renvoyer ses provisions sur un simple ordre du sceau privé ; & dans quelque dessein qu'il eût fait préparer ses Vaisseaux, il se hâta de les joindre pour gagner Calais. Le premier chagrin de son aventure tomba sur quelques Navires de Hambourg & de Lubec qu'il rencontra dans le Canal, & qu'il dépouilla de leur Carguaifon. Elle montoit à plus de dix mille livres sterlings , somme considerable pour le tems , & d'une extrême utilité au Comte , à la veille d'une guerre qui paroissoit inévitable. Mais sur les plaintes que les Hambourgeois porterent à la Cour de Londres , on prit occasion d'une action si contraire à toutes les Loix pour lui ôter l'emploi de Grand Amiral , qu'il ne pouvoit refuser de rendre sous aucun prétexte , parce qu'il le possédoit au nom du Roi. Rapin , dans son Histoire d'Angleterre , a confondu l'ordre de tous ces événemens.

*Fin de la premiere Partie,*

LVII  
C  
6



